

Collot d'Herbois, Jean Marie
Il y a bonne justice

Il y a bonne justice.

[illegible]



f.

IL Y A BONNE JUSTICE,

OU

LE PAYSAN MAGISTRAT,

DRAME

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Imité de l'Espagnol de CALDERON, *d'après la traduction de M.* LINGUET;

Mis au Théatre Français,

Par M. COLLOT D'HERBOIS.

P.3



A MARSEILLE,

Chez SUBE & LAPORTE, Libraires, au Parnasse Français.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Permission.


LIBRARY
NOV 9 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

PERSONNAGES

ET LEURS HABILLEMENTS.

PEDRO CRESPO, riche Fermier; *Gilet écarlate d'étamine ou de calemandre, à petites poches, avec quatre ou cinq boutons aux manches : par-dessus, veste brune, large, à manches pendantes par derriere, avec des ouvertures pour le passage des bras; culotte brune, une montere de velours noir sur la tête, & des bas de laine bleue. Aux deux derniers Actes, comme Alcade, une redingotte brune de camelot qui ne croise point, à manches larges, bordée dans sa longueur, ainsi qu'aux manches, d'une bande de camelot vert foncé, large de cinq doigts, une cravate de dentelle, à l'antique, nouée par un ruban rouge, dont les bouts pendent sur ceux de la cravate, une baguette blanche à la main, de la hauteur de sa taille.*

JUAN, fils de Crespo; *Tous les cheveux dans la queue retroussée, noués par un large ruban couleur de feu, veste & gilet de même façon que* Crespo, *mais de couleur plus gaie, ceinture rose de soie, bas de fil blanc, souliers blancs, chapeau noir rond, & une cape sur les épaules lorsqu'il arrive à la maison.*

ISABELLE, fille de Crespo; *Un petit corset noir à basques, sans plis, juste à la taille; des bouffettes roses sur les épaules, & des amadisses à boutons d'argent, manchettes & tour de gorge de dentelle, jupon rose, grand tablier de gaze sans bavette, les cheveux sous une rescille très-élégante.*

INÉS, niece de Crespo; *de même qu'*Isabelle.

DOM LOPE DE FIGUEROA, Officier général; *Habit bleu avec un large galon d'or, outre lequel on ajoute sur les manches trois petits galons qui désignent son*

grade, la croix de St. Jacques attachée à sa boutonniere par un ruban couleur de feu, le grand cordon rouge de St. Genaro sur la veste, & la broderie du même Ordre sur l'habit, veste & culote écarlate galonnées d'or, perruque grisaille à la Brigadiere, bottes molles, canne à pomme d'or, chapeau à grands bords galonnés, plumet rouge, cocarde couleur de feu.

DOM LOUIS, neveu de Dom Lope, Capitaine; *Habit uniforme blanc, parements & revers rouges, veste & culotte blanche, chapeau bordé d'argent, cocarde couleur de feu, bottes luisantes, deux épaulettes d'argent.*

REBOLLEDO, Sergent, *même uniforme que* Dom Louis, *épaulettes de soie.*

UN OFFICIER, *même uniforme, épaulettes d'argent.*

UN GREFFIER; *Redingòte brune de camelot, à manches ouvertes, qui ne croise point, cravate à dentelle, veste, culote & bas noirs, chapeau noir, rond.*

DEUX GARÇONS de Ferme; *Gilet chamois, à manches boutonnées, large ceinture de peau, serrée par une boucle, culote bleue: pardessus le gilet, quand ils servent Dom Lope, une veste bleue à manches pendantes.*

DES SOLDATS, *avec l'uniforme de* Dom Louis.

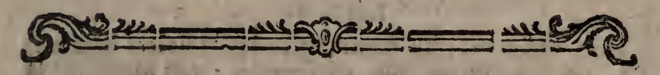
DES PAYSANS, *habillés ainsi que les Garçons de Ferme, mais de différentes couleurs.*

UN TAMBOUR; *Habit bleu, galon de livrée sur toutes les coutures, parements & revers cramoisis.*

La Scene est dans un gros Bourg d'Andalousie, chez CRESPO, *& à la Maison de Ville.*



IL Y A BONNE JUSTICE, OU LE PAYSAN MAGISTRAT, DRAME.



ACTE PREMIER.

Le Théatre représente une Salle proprement décorée, où il y a des fauteuils, tables, &c. mais aucune dorure, soit aux lambris, ou à ces différents meubles. On entre des deux côtés, & par une grande porte du fond. Du côté du Roi est une porte de communication à un autre appartement.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, INÉS.

Elles sont occupées à des petits ouvrages de broderie ou de filets; elles se regardent plusieurs fois comme voulant se parler, & ne le font pas; enfin,

INÉS *dit à* ISABELLE.

Tu parles bien peu, ma belle cousine, depuis quelque temps. Avant ton voyage à Séville, tu étois d'un autre humeur.

ISABELLE, *la regarde & soupire.*

Ah! ah!

INÉS.

Et tu soupires bien fort... Ne pas parler, beaucoup soupirer; tu es bien malade, ma chere Isabelle?

ISABELLE.

Pourquoi mon pere m'a-t-il fait voir une grande Ville, ma chere Inés?

INÉS.

Je te comprends: cela t'a dégoûté de la nôtre qui est plus petite; elle est plus agréable à voir pourtant, depuis le passage des Troupes pour le couronnement du Roi.

ISABELLE.

Cela est-il fait pour nous dissiper?

INÉS.

Non vraiment; au contraire, des Officiers logeront ici, nous en serons plus renfermées: ces Messieurs-là sont si dangereux.

ISABELLE.

Ils sont si séduisants... Ah! ma cousine... On dit aussi qu'ils sont bien trompeurs.

INÉS.

Je le crois; mais je n'en sais rien.

ISABELLE.

Eux qui font profession de galanterie & de gloire, cela n'est pas beau.

INÉS.

Ils sont fidéles à la gloire, & perfides à l'amour; au reste, nous en parlons pour les connoître de renommée... nous n'en avons pas encore vu.

ISABELLE, *avec ingénuité.*

Ah, chere Inés! Pendant le séjour que j'ai fait à Séville, j'en vis un dont je me souviendrai long-temps.

INÉS.

Comment donc?

ISABELLE.

C'étoit la veille de notre départ.... Mon pere avoit remis au Ministre des Finances la somme qu'il prête au Roi....

Sa Majesté arrivoit ce jour-là à Séville.... Nous entrâmes au Palais, il y avoit grande foule.... Les Gardes nous repousserent; un jeune Officier me distingue dans tout ce monde. Il vint à moi, avec des graces que je ne puis te peindre, me prend la main, & me conduit à une place commode..... Ah, cousine! J'en suis toute honteuse.

INÉS *rit.*

Ah! ah!... Et mon oncle?

ISABELLE.

Tu le connois; comme l'Officier ne le prit pas par la main lui, il eut un peu d'humeur d'être séparé de moi; mais ce bon pere se mit à rire ensuite, & à me féliciter de cette aventure.

INÉS.

Et le jeune Officier tu n'en as rien su depuis.

ISABELLE, *mollement.*

Non, je n'y ai pas songé seulement. (*très-vîte.*) Il est neveu d'un Officier général célebre dans les Armées, Capitaine dans le Régiment de cet oncle, &....

INÉS, *malignement.*

Ah! je vois bien que tu ne t'en es pas informée.

ISABELLE, *malignement aussi.*

Tu me plaisantes.... Prends garde; je vais te parler de mon frere.

INÉS.

Pour me donner de l'humeur.... n'est-ce pas?

ISABELLE.

Sans doute; car je te dirois que je suis sûre que mon pere a résolu de vous unir.... j'ai deviné cela à certains propos.... Qu'en dis-tu? Tu ne parles pas.... Hem!

INÉS *soupire.*

Ah.... ah!

ISABELLE, *finement.*

Tu ne parles pas, & tu soupires.... Tu es bien malade, ma chere Inés?

INÉS, *sautant au col d'Isabelle.*

Nos cœurs s'entendent à merveille, chere cousine... Voici mon oncle de retour des champs.... O Ciel, ton frere n'est pas avec lui! (*Elles s'embrassent encore.*)

SCENE II.

ISABELLE, INÉS, CRESPO, GARÇONS DE FERME, *dans le fond.*

CRESPO, *aux deux filles.*

BIEN, bien.... Petits enfants, j'aime cela. (*Il les embraſſe, & les regarde avec une ſatisfaction animée.*) La vue de ces jeunes plantes me réjouit: moi, je ne ſuis qu'un vieil arbre dont l'automne a ſéché les feuilles. (*aux Garçons de Ferme.*) Enfants, demain au point du jour nous ſerons dans les champs; que nos gerbes ſoient rentrées le ſoir dans les granges; les Troupes vont paſſer, & nous feroient du dégât; allez. (*Il les rappelle.*) Ecoutez... portez des corbeilles du plus beau fruit à mes amis... mes voiſins ... ſur-tout au Médecin ici à côté. Je ne l'ai pas employé depuis long-temps, grace au Ciel; je le paie d'avance pour ne pas entrer chez moi, mais je ne veux pas qu'il ſe chagrine de ce que je me porte bien. (*Les Garçons ſortent tous.*) Eh bien, jeunes filles, qu'y a-t-il de nouveau? Tu as l'air inquiete, Inés?

INÉS, *naïvement.*

Mon couſin n'eſt pas encore revenu?

CRESPO.

Il eſt allé ſans doute au-devant des Troupes... Elles ont fait double journée, elles n'arriveront qu'à la nuit.

INÉS.

Il ne ſera donc ici qu'à la nuit... Ah! je le punirai bien, je ne lui parlerai pas à ſon arrivée....

CRESPO.

Morigine-le un peu. Accoutume-toi à cela.... Il faut ſavoir ranger un mari à ſon devoir.

ISABELLE, *vivement.*

Entends-tu, ma couſine?

INÉS, *vivement auſſi.*

Que dites-vous donc, mon oncle?

CRESPO.

CRESPO, *avec gaité & sentiment.*

Je dis, mon enfant, qu'à moins que cela ne te fasse de la peine, ce sera un grand plaisir pour moi de vous marier ensemble.... Je satisferai par-là à la mémoire d'un frere que je regrette à tous les instants de ma vie.

INÉS, *avec transport.*

Ah, mon cher oncle, vous serez donc toujours notre bienfaiteur !

CRESPO.

Que parles-tu de bienfaits ? Ce que je te donne est à toi, mon enfant.... Quand ton aïeul mourut, il y a cinquante ans, il nous recommanda ton pere & moi à la Providence : la fatalité n'amena sur la tête de ton pere que des malheurs, vignes grêlées, moissons détruites, granges incendiées. A moi, tout m'a réussi : de bonnes entreprises, récoltes abondantes, santé robuste, Dieu soit béni ; mais plus mon frere a été malheureux, plus j'ai dû le secourir ; peines & plaisirs, pertes & gains ont dû être supportés de société : j'en ai tenu compte ; tu lui survis, tu le représentes, & en te mariant, la moitié de mon bien t'appartient.

INÉS.

Ah, mon digne oncle !

CRESPO.

Tu es sage, modeste, prudente.... Tu rendras mon fils heureux. Fût-il né d'un Prince, je lui souhaiterois une femme comme toi ; en changeant tes vertus contre mon argent, je les aurai toujours à bon marché ; tu n'y perdras rien, mon Isabelle.

ISABELLE.

Ah ! faites, faites, mon pere.... tout cela me contente.

CRESPO.

Mais, écoutez donc... Je vous ouvre-là mon cœur.... Cependant ni elle ni toi.. Je ne veux pas encore vous marier sitôt.... Ce projet me rouloit dans la tête.... J'en ai parlé, parce que je ne vois pas pourquoi vous le taire.... Mais Juan n'est pas assez formé.... pas assez digne de toi, Inés. (*en riant.*) Ne lui dis pas un mot de ce que je viens de te confier.

INÉS.

Il n'en saura rien...., ne fût-ce que pour se faire ainsi attendre.

CRESPO, *gaiment.*

Nous le marierons encore un an plus tard... à cauſe de cela, ſi tu veux.

INÉS, *tout doucement.*

On peut le punir autrement, mon oncle ; laiſſez-moi faire.... Il vient enfin.... Vous allez voir.

SCENE III.

Les Précédents, JUAN.

CRESPO *à Juan, qui vient l'embraſſer reſpectueuſement.*

Tu rentres bien tard... Tu as été au-devant des Troupes? C'eſt ſuperbe un régiment en bataille... Tu aimes cela à ton âge?... Cela fait tout oublier.

(*Pendant que Creſpo a parlé, Juan a été embraſſer ſa ſœur ; il a voulu enſuite aller à Inés, qui l'a fui, & s'eſt retirée derriere ſa couſine, ce qui amuſe beaucoup le papa Creſpo, qui fait ſigne d'applaudiſſement à Inés.*)

JUAN *répond avec diſtraction.*

Non, mon pere, je n'ai pas été où vous dites... Devinez à quoi j'ai paſſé mon temps ?

INÉS, *derriere Iſabelle, lui dit tout bas.*

Me regarde-t-il ?

ISABELLE, *bas à Inés.*

Oh, beaucoup... Il ſe trouble...

INÉS.

C'eſt bien fait.

CRESPO, *à Juan.*

A quoi t'es-tu donc amuſé ?

JUAN.

J'ai fait deux parties de mail, & je les ai perdues.

CRESPO, *gaiment.*

Si tu les a payées, il n'y a pas de mal

JUAN.

Je n'avois pas d'argent, mon pere.

CRESPO, *riant.*

Mon fils, écoutez, je vous prie, deux bons conſeils. Ne promettez que ce que vous pouvez tenir, & ne jouez que ce que vous avez ſur vous, vous aurez toujours bonne réputation.

JUAN.

A merveille, mon pere... mais permettez-moi auſſi un petit avis à mon tour; c'eſt de ne jamais donner de conſeil à qui n'a pas le ſou dans ſa poche.

CRESPO, *tirant ſa bourſe.*

Tu as raiſon. (*Il donne ſa bourſe à Inés.*) Inés, donne à Juan de quoi payer ſa dette.

INÉS.

Moi, mon oncle!

CRESPO, *riant.*

Je le veux.

INÉS, *d'un air demi-honteux.*

C'eſt parce que vous me l'ordonnez.

CRESPO, *riant.*

Par toute mon autorité.

INÉS, *vivement.*

Ah! mon oncle, je ne veux pas vous fâcher... tenez, Juan. (*Elle lui donne la bourſe d'un air moitié riant, moitié boudeur; Juan la regarde tendrement, & l'embraſſe.*)

ISABELLE.

Mon frere, il y a plaiſir à recevoir des leçons comme cela... mais qu'eſt ceci?

CRESPO.

Ah! c'eſt Monſieur le Greffier. Qu'y a-t-il de neuf?



SCENE IV.

Les Précédents, LE GREFFIER.

LE GREFFIER, *d'un air empesé.*

HONNEUR soit porté au Seigneur Pedro Crespo, & invitation lui soit faite de se trouver cette nuit à la Maison de Ville, pour l'élection d'un nouvel Alcade, en la maniere accoutumée.

CRESPO.

Je ne sais si je pourrai y aller ; l'élection ne s'en fera pas moins, n'est-il pas vrai ?

LE GREFFIER.

Sans doute ; au reste, vous n'avez pas besoin de votre voix pour être élu.

CRESPO.

Comment donc ?

LE GREFFIER.

C'est qu'il est apparent, par les dispositions des Notables, qu'à la premiere heure du jour de demain je féliciterai le Seigneur Crespo sur l'honneur qu'il aura d'avoir été nommé Alcade ; ce qui est d'autant plus flatteur dans cet instant-ci, qu'il assistera au couronnement de Sa Majesté, & lui sera présenté. Salut en attendant au Seigneur Pedro Crespo.

SCENE V.

ISABELLE, CRESPO, INÉS, JUAN.

ISABELLE, *avec joie.*

MON pere, vous seriez Alcade ? vous iriez au couronnement du Roi ?

JUAN.

Que cela seroit heureux !

CRESPO.

Mes enfants.... ce ſont peut-être des inquiétudes de plus qui nous attendent... Voir le Roi, lui être préſenté, c'eſt un grand honneur; mais pour moi je n'y vois que de l'embarras. N'eſt-il pas préſent à chaque pas ce bon Monarque? Sa juſtice qui protege nos droits, nos biens, ſes forces qui défendent la Patrie, n'eſt-ce pas lui?... Que ferai-je moi chétif devant ſa perſonne?... Mes amis, le ſoleil échauffe & fertiliſe toute la nature; mais il ne faut pas trop s'en approcher, ni le regarder en face. (*On entend le tambour dans le lointain.*) Qu'entends-je!

JUAN.

Ce ſont les Troupes qui arrivent, mon pere.

CRESPO.

Nous aurons ici ſûrement quelque chef... Juan, tu m'aideras à le recevoir... Vous, mes cheres filles... vous vous retirerez dans le petit pavillon du jardin. Ces jeunes Militaires ne ſont que trop portés à faire des étourderies; il faut leur épargner les occaſions.

SCENE VI.

Les Précédents, REBOLLEDO, & deux hommes qui portent une valiſe.

REBOLLEDO.

EST-CE ici la maiſon de Pedro Creſpo?

CRESPO.

C'eſt à lui que vous parlez... Je vois ce que vous voulez... donnez le billet.

REBOLLEDO.

Le voici... & avec le billet la valiſe de Dom Louis de Figueroa, Capitaine au Régiment de Dom Lope Figueroa ſon oncle, ſurnommé le Mars de l'Eſpagne. Et celui qui vous dit cela, s'appelle Rebolledo, Sergent principal dans la Compagnie du neveu, (*Il fait mettre la valiſe par terre.*) ſon confident, & je logerai ici avec lui.

CRESPO.

Cela suffit; dites au Capitaine qu'il sera content de ses hôtes.

REBOLLEDO, *regardant Isabelle & Inés.*

Vous l'avez dit... je crois qu'il ne sera pas mécontent, en effet. (*à part.*) Malepeste, les filles de cet endroit sont appétissantes. Serviteur, papa; je vous baise les mains, mes demoiselles. (*Il les salue grivoisement, & sort.*)

SCENE VII.

ISABELLE, INÉS, CRESPO, JUAN.

ISABELLE.

COMME ces gens-là sont familiers.

CRESPO, *aux filles.*

Cet Officier va arriver : passez dans la chambre voisine, pendant que je vais faire porter au pavillon du jardin tout ce qui vous sera nécessaire.

INÉS *dit en entrant.*

Vous viendrez nous voir... Juan, ne nous laissez pas seules.

JUAN.

J'irai par le petit escalier. (*Elles entrent dans la chambre à côté.*)

SCENE VIII.

CRESPO, JUAN.

JUAN.

EN vérité, mon pere, riche comme vous êtes, vous devriez bien vous affranchir de cette servitude; être forcé de recevoir des étrangers chez soi...

CRESPO.

Et comment faire pour m'en diſpenſer?

JUAN.

Acheter des Lettres de Nobleſſe.

CRESPO.

Dis-moi, Juan, y a-t-il quelqu'un ſous tout cet horiſon qui ignore que je ſuis homme de probité, comme ceux qui m'ont mis au monde?

JUAN.

Non, mon pere.

CRESPO.

A quoi donc ſerviroit ce parchemin que tu veux que je marchande? En ſerai-je de meilleure race? Dira-t-on que je vaux mieux qu'auparavant?... Tout au contraire... on rira de me voir devenu noble pour quelques écus... tout ce que j'aurai prouvé, c'eſt que j'ai de l'argent, & que je ne ſais pas à mon âge m'en ſervir comme il faut.

JUAN.

C'eſt au moins ſe mettre à couvert d'une vexation.

CRESPO.

Pourquoi ne rendrois-je pas ce tribut à l'Etat?... Le Noble paie de ſon ſang, je paie de mon bien... La vraie nobleſſe le cœur la reçoit de là-Haut... Un Roi, comme un autre homme, en vient toujours à occuper ſix pieds en terre... Moi m'ennoblir!... Vois-tu cette tête chauve, Juan? Si je voulois, je pourrois bien la couvrir de cheveux empruntés; mais je n'en ſerois pas moins chauve, & je tiens aux cheveux blancs qui me reſtent: roturier je ſuis né, roturier je mourrai, & mes enfants auſſi, à moins qu'ils ne méritent d'être diſtingués du Roi par quelque action d'éclat.

JUAN.

Ah, mon pere! ces actions... je m'en ſens capable... Mon pere, ſi je pouvois ſervir.

CRESPO.

Mon enfant. . en me quittant tu me déchirerois l'ame... mais j'y conſentirai ſi c'eſt pour ta gloire & ton bonheur... Ne ſonge qu'à bien employer tes premieres années... Nous aurons le temps de parler de cela.

SCENE IX.

Les Précédents, DOM LOUIS, REBOLLEDO, plusieurs gens qui apportent le reste de l'équipage.

DOM LOUIS.

C'EST donc ici que je suis logé ?

CRESPO.

Oui, Monsieur, soyez le bien venu ; nous voudrions offrir un meilleur hôtel à un homme de votre qualité... On va faire porter votre bagage dans la chambre qui vous est destinée.... Un petit rafraîchissement ne vous sera pas inutile : mon fils va le faire apporter dans cette salle. Rien ne vous manquera, si vous voulez le demander ; car je suis empressé, prévenant même, mais je ne sais pas deviner.

SCENE X.

DOM LOUIS, REBOLLEDO.

DOM LOUIS.

CE Paysan s'annonce bien ; j'ai l'idée de l'avoir vu quelque part.

REBOLLEDO.

C'est le Crésus du pays... il a prêté une grosse somme au Roi... On le dit un fier personnage, roide comme un Infant... Homme de grand jugement d'ailleurs.

DOM LOUIS.

Mais ces filles dont tu parlois...

REBOLLEDO.

Ma foi, elles sont en cage... Ah ! Monsieur, il y en a une sur-tout qui seroit bien votre fait.

DOM LOUIS.

DOM LOUIS.

Ce sera quelque grosse Paysanne renforcée, au teint brun.

REBOLLEDO.

Ne dites pas de mal de ce teint-là, Monsieur ; il n'y a pas de femme à Madrid à qui il ne fît honneur... Et une taille !... Et des yeux fendus !

DOM LOUIS *donne de l'argent à Rebolledo.*

Tiens, voilà pour te faire supporter la route.

REBOLLEDO.

Ah, Monsieur !... ce seroit dommage qu'un bijou comme cela tombât en d'autres mains que les vôtres...

DOM LOUIS, *d'un ton léger.*

Rebolledo, je commence à croire qu'on peut être jolie au village... Cette petite Campagnarde, à qui je fis voir le Roi à Séville, me l'a bien prouvé.

REBOLLEDO.

Elle vous tenoit au cœur... Il est fort heureux, pour vous & pour elle, que vous ne l'ayez pas revue une seconde fois.

DOM LOUIS.

Et tu ne sais pas où le pere a serré celles-ci ?

REBOLLEDO.

Ma foi, non... Attendez, voilà une porte. (*Il regarde par la serrure.*) Vivat ! Monsieur, elles sont ici.... Regardez.

DOM LOUIS *regarde aussi.*

Elles nous tournent le dos.

REBOLLEDO.

Voyez leur taille, au moins... La tournure..., hem ?.. Chut.... chut.



SCENE XI.

Les Précédents, JUAN, des Valets qui portent des fruits.

JUAN, *à part.*

Q'UESPIONNE-T-IL donc ce Monsieur? (*à Dom Louis.*) Monsieur, voilà de quoi vous faire attendre patiemment le souper.

DOM LOUIS.

Bien obligé...

REBOLLEDO, *avec embarras.*

Dites donc, cadet, ne pourroit-on pas entrer dans la chambre ici à côté?... Ne me conviendroit-elle pas à moi?

JUAN, *avec humeur.*

Elle ne convient à personne. (*à part.*) Il y a ici quelque chose de suspect; écoutons, pour m'en éclaircir.

(*Il se retire au fond, & se cache pour entendre.*)

DOM LOUIS.

Ah! ce vieux papa cache ses filles... Il n'y gagnera pardieu rien... Je suis piqué; si je les avois vues, je ne m'en serois pas soucié... Mais il me les dérobe, je veux entrer où elles sont.... Comment faire?

REBOLLEDO.

Attendez, il me vient une imagination.... cela vaut de l'or. (*avec ruse.*) En parlant d'or, où ai-je mis celui que vous m'avez donné?

(*Il fouille ses poches, le Capitaine s'impatiente.*)

DOM LOUIS, *lui donnant de l'argent.*

Tiens, tiens, ne cherche plus.... Tu es un fûté maraud. Mais, comment ferons-nous, dis-donc? Voyons cet effort d'invention.

REBOLLEDO, *à basse voix.*

Excellent... Faites mine d'être en colere contre moi, je fuirai... Vous me suivrez l'épée à la main; je me jetterai contre cette porte.... il faut qu'elle tienne bien si je ne

l'enfonce pas... Vous me pourſuivrez... & vous voilà auprès de la belle.... Le reſte, je ne m'en mêle plus.... Allons, commencez.

JUAN, *dans le fond.*

Que viens-je d'entendre ?... Allons par le petit eſcalier les faire ſortir, ſi j'en ai le temps.

REBOLLEDO.

Preſte à la réplique.... Tenez-vous prêt. (*Il ſe met à crier.*) Jarni, voilà comme on traite les pauvres ſoldats; on leur promet tout, au diable ſi l'on tient rien. (*bas à Dom Louis.*) A vous; allez, allez.

DOM LOUIS, *feignant de ſe fâcher.*

Comment, coquin, tu oſes ainſi parler à ton Capitaine!

REBOLLEDO, *continuant la feinte.*

Comment voulez-vous que je parle ?... Vous ſeriez mon Général....

DOM LOUIS.

Attends, attends; je vais t'apprendre....

REBOLLEDO, *bas.*

Fort bien, fort bien. Le chapeau ſur les yeux, tirez l'épée. (*haut.*) Que me ferez-vous ?... Ah! ſi j'oſois.... (*bas.*) Foncez ſur moi. (*haut.*) je vous donnerois une bonne leçon.

DOM LOUIS, *haut.*

Et je balance à paſſer mon épée au travers du corps de cet inſolent!... Recommande-toi au Ciel, miſérable.

REBOLLEDO, *criant de toute ſa force.*

Ah, ah, ah, ah.

(*Il ſe jette contre la porte, & l'enfonce.*)



SCENE XII.

Les Précédents, ISABELLE, INÉS.

(*Isabelle est derriere.*)

INÉS, *effrayée.*

QU'EST-CE donc que ceci?

REBOLLEDO, *se jettant à ses pieds.*

Mes Dames, je suis un homme mort, si vous n'avez pitié de moi.

DOM LOUIS, *l'épée à la main.*

Je veux tuer ce coquin.

ISABELLE, *se jettant au-devant.*

Arrêtez, Monsieur. (*à Inés.*) Ah Ciel!... c'est lui.

DOM LOUIS, *à part.*

C'est la Paysanne de Séville, soyons circonspect.

INÉS, *au milieu.*

Monsieur, il s'est mis sous notre protection. Vous connoissez les égards dus à notre sexe; vous êtes Gentilhomme, c'est vous en dire assez.

DOM LOUIS, *allant à Isabelle.*

Mille pardons, mes Dames, de vous avoir effrayées... Tout sentiment de vengeance se dissipe auprès de vous... Le cœur doit en éprouver de plus doux... (*bas.*) Quoi! je vous retrouve....

(*On entend Crespo & Juan qui arrivent par la porte enfoncée.*

REBOLLEDO, *derriere, les voyant.*

Ah morbleu! voici des témoins dont nous n'avons que faire.



SCENE XIII.

Les Précédents, CRESPO, JUAN.

JUAN, *entrant.*

VENEZ vîte, mon pere.... Cela est odieux.

CRESPO.

Qu'est-ce donc, Monsieur ? Quand je crains de vous trouver massacrant un homme, vous êtes occupé à en conter à une femme : il est bien grand d'oublier ainsi sa colere.

DOM LOUIS.

J'avois mes raisons pour m'emporter.... mais je me suis appaisé par respect pour cette belle Dame.

CRESPO.

C'est Isabelle, ma fille, Monsieur ; une Paysanne, & non pas une belle Dame.

JUAN.

Je vous dis, mon pere, que ce ne sont que des mensonges.

DOM LOUIS, *avec hauteur.*

Des mensonges!...

CRESPO, *à son fils.*

Qui vous dit de parler ici, jeune homme ? (*à Dom Louis.*) Monsieur, ma fille vous remercie, ainsi que moi, de votre complaisance pour elle. (*Il la fait passer à côté de lui.*)

DOM LOUIS, *à Crespo.*

Vous ne dites rien que de raisonnable. (*à Juan.*) Vous songez à mieux parler dorénavant.

JUAN.

Je parle comme je dois.

CRESPO, *à son fils.*

Encore, devant moi.

DOM LOUIS, *menaçant Juan.*

Sans la présence de votre pere, je vous apprendrois à vivre.

CRESPO.

Doucement, Monsieur; je puis traiter mon fils comme il me plaît; mais vous, vous n'avez rien à lui dire.

JUAN.

Oui, je souffrirai tout de mon pere... mais d'un autre...

DOM LOUIS, *le menaçant.*

Que feriez-vous ?

JUAN.

Je perdrois la vie pour sauver mon honneur.

DOM LOUIS.

Bel honneur.... l'honneur d'un Paysan!

JUAN.

Aussi pur que le vôtre. S'il n'y avoit point de Paysans, il n'y auroit pas de Gentilshommes.

DOM LOUIS *met la main sur son épée, Rebolledo le voyant en fait de même.*

REBOLLEDO.

Tue, morbleu, tue.

TOUS LES ACTEURS, *entre eux & Juan.*

Arrêtez, arrêtez.

SCENE XIV.

Les Précédents, UN OFFICIER, DOM LOPE.

L'OFFICIER, *en avant.*

MONSIEUR, voilà notre Général qui vient ici.

DOM LOUIS. (*Il remet son épée.*)

Mon oncle... O Ciel!

REBOLLEDO, *à part.*

Je suis perdu.

DOM LOPE *entre ; il boîte pendant toute la Piece ; il parle d'habitude en criant.*

Eh bien ! Eh bien ! Qu'eſt-ce que c'eſt ? Qu'eſt-ce que c'eſt ? La premiere choſe que je rencontre, c'eſt une diſpute.

DOM LOUIS.

Mon oncle, c'eſt une miſere.

DOM LOPE.

Qu'eſt-ce qu'il y a ? Qu'eſt-il arrivé, dites-donc ?...

CRESPO, JUAN, ISABELLE.

Monſieur, c'eſt que....

DOM LOPE.

Paix... ſpaix... Parlez l'un après l'autre. (*On ſe tait.*) Parlerez-vous ? Qu'eſt-ce que c'eſt donc ? Si l'on ne parle pas, morbleu, les hommes, les femmes, la maiſon, je jette tout par les fenêtres... N'eſt-ce pas aſſez d'avoir ma diable de jambe à traîner, ſans qu'on me contrediſe ?.... Allons donc, qu'on me diſe la vérité.

DOM LOUIS, *avec embarras.*

Mon oncle, voici ce que c'eſt. Je ſuis logé ici ; un ſoldat m'a forcé de mettre l'épée à la main pour punir ſon inſolence ; il ſe ſauvoit là-dedans, je le pourſuivois ; ces Dames ſont ſorties, ont demandé ſa grace... leur pere... leur frere... leur, ce qu'il vous plaira, ſe ſont aviſés de trouver mauvais que je l'aie pourſuivi dans leur chambre, &....

DOM LOPE.

Bon, bon... Je ſuis arrivé à temps... Je vous contenterai tous. Où eſt le Soldat qui a mis ſon Officier dans le cas de tirer l'épée contre lui ?

REBOLLEDO.

Je vais payer pour tous.

ISABELLE, *le montrant.*

Le voilà.

DOM LOPE.

Qu'on le paſſe par les baguettes.

REBOLLEDO.

Ah diable ! ne badinons pas.

DOM LOUIS, *bas.*

Ne t'inquiete pas... je te ferai échapper.

REBOLLEDO.

Je ſuis votre valet... Mon Général, ceci eſt une ruſe de mon Capitaine, pour avoir l'occaſion de voir ces Dames.... Moi, je ne peux rien lui refuſer.

DOM LOPE, *regardant ſon neveu.*

Hom, hom. (*à Creſpo.*) Cela méritoit-il de faire tant de bruit... Je vais tout mettre d'accord. Mon neveu, faites apporter ici les drapeaux qui ſont chez ce diable d'Alcade, où l'on m'avoit logé... enſuite vous vous y arrangerez comme vous pourrez... Vous délogerez d'ici... L'infernale maiſon où ces coquins de Fouriers m'avoient mis... Il n'y a ni porte ni fenêtre, pas un couſſin pour mettre ma jambe; tout y eſt ſans deſſus deſſous.

CRESPO.

Monſieur, c'eſt aujourd'hui qu'il quitte ſa place... Tout eſt chez lui en déſordre... C'eſt le moment fatal... Du petit au grand... Souvent c'eſt de même chez un Miniſtre.

DOM LOPE.

Oh, oh! tu en ſais long... Allez, laiſſez-moi, vous autres. Tambour, publiez l'ordre, pour qu'aucun ſoldat ne quitte ſon logement, ſous peine de la vie. Allons, qu'on décampe. (*Les Militaires ſortent.*)

CRESPO, *aux ſiens, d'un air d'autorité.*)

Retirez-vous. (*Sa Famille ſe retire.*)

SCÈNE XV.

DOM LOPE, CRESPO.

CRESPO.

Je vous ſuis obligé, Monſieur; vous m'avez tiré là d'un pas où j'allois me perdre.

DOM LOPE *s'eſt aſſis, & frotte ſa jambe.*]

Comment donc, te perdre.

CRESPO, *s'aſſeyant.*

Oui, c'étoit un parti pris....

DOM LOPE.

DOM LOPE.

De quoi faire ?

CRESPO.

De tuer celui qui violoit l'hospitalité . . & qui m'insultoit.

DOM LOPE.

Comment, vive Dieu, sais-tu qu'il est mon neveu & Capitaine !

CRESPO.

Oui, vive Dieu, mais fût-il Général, s'il m'insulte je le tue.

DOM LOPE.

Hernidié, quiconque arrachera seulement un cheveu au dernier de mes Soldats, je le ferai pendre sans miséricorde.

CRESPO.

Quiconque s'avisera de me déshonorer.... Hernidié, je le pends moi-même sans balancer.

DOM LOPE.

Quel diable d'homme est-ce là... Sais-tu à quoi tu es obligé ?

CRESPO.

Prenez mon bien, je ne dirai mot... Ma vie, ma fortune sont au Roi, disposez-en ; mais de mon honneur, non.

DOM LOPE.

(*Avec emportement.*) Ventrebleu... (*doucement.*) Il me semble que tu as raison.

CRESPO.

Oui, ventrebleu, j'ai toujours raison, moi.

DOM LOPE.

Songeons au souper....

CRESPO.

Vous ne l'attendrez pas long-temps.

DOM LOPE.

Et ensuite au coucher... Le diable m'a donné une maudite jambe, qu'il faut faire reposer.

CRESPO.

Qui vous dit que non... Le diable m'a donné un excellent lit, & vous en profiterez.

DOM LOPE.

Corbleu... Je vais m'y jetter tout habillé en attendant le repas, car je n'en puis plus.

CRESPO.

Corbleu, vous avez raison de ne pas vous gêner.

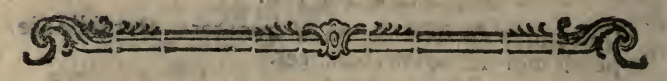
DOM LOPE.

Mort diable, mene-moi donc.

CRESPO.

Mort diable, venez ; je vais vous y conduire, vous êtes le maître chez moi.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le Théatre représente un jardin rustique. A droite est un mur qui regne depuis la premiere coulisse jusqu'à l'avant-derniere. A cette avant-derniere est un petit pavillon, au-dessus de la porte duquel on voit une fenêtre garnie de jalousies & de rideaux ; le balcon donne sur le jardin. Au milieu du mur il y a une porte d'entrée. La table, sur laquelle il n'y a qu'un seul couvert, est dressée sous une petite treille au-devant de la Scene, à gauche ; le jardin est éclairé par quelques pots à feu.

SCENE PREMIERE.

DEUX GARÇONS DE FERME.

PREMIER GARÇON.

MA foi ce seroit le Roi... que notre maître n'en feroit pas davantage.

SECOND GARÇON.

Il eſt preſque le Roi.... ce Monſieur-là.... Il eſt le Général, on va lui apporter les drapeaux.

PREMIER GARÇON.

Notre maître a dit de les faire paſſer par ici, parce que c'eſt le plus court en revenant de chez l'Alcade.

SECOND GARÇON.

L'as-tu vu repoſer le Général?

PREMIER GARÇON.

Oui vraiment, il dort les yeux fermés comme toi & moi; il n'y a pas de différence... Nous le verrons manger, j'en ſuis curieux.

SECOND GARÇON.

Il a dit qu'il avoit appétit... ça m'a ſurpris... Mais pourquoi eſt-ce qu'il boite? Eſt-ce qu'il faut boiter pour être Général?

PREMIER GARÇON.

Oh! tu m'en demandes trop, je n'ai pas ſervi pour ſavoir ça.

(*Tout en cauſant ils ont préparé ce qui eſt néceſſaire pour le ſervice du ſouper. Ils ont éclairé le jardin.*

SCENE II.

Les Précédents, ISABELLE; INÉS, *à la fenêtre du balcon.*

(*La jalouſie eſt ouverte, on voit de la lumiere dans le pavillon.*

ISABELLE, *au premier Garçon.*

NUNO?

PREMIER GARÇON.

Mademoiſelle.

ISABELLE.

Eſt-ce qu'on ſoupera dans le jardin?

PREMIER GARÇON.

Oui, Mademoiſelle; Monſieur dit qu'il y fera plus

frais : c'eſt par rapport à ça que nous avons éclairé ; ça n'eſt pas mal arrangé, au moins.

(*On entend le tambour qui annonce les drapeaux.*)

ISABELLE.

Qu'eſt-ce que j'entends-là, Nuno ?

PREMIER GARÇON.

Ce ſont les drapeaux qui viennent coucher avec le Général... Ils vont entrer par ici. (*Il va ouvrir la porte.*)

INÉS.

Couſine, nous pouvons les voir paſſer en tenant la jalouſie à moitié ouverte.

(*Elles tirent la jalouſie, ne laiſſant qu'un peu d'intervalle entre les deux battants, de maniere qu'on puiſſe cependant les appercevoir. Les drapeaux entrent avec le détachement, tambour battant.*)

SCENE III.

LES FEMMES, *cachées derriere la jalouſie ;* LES GARÇONS DE FERME. *Le Détachement des drapeaux ; à la tête,* DOM LOUIS, REBOLLEDO.

PREMIER GARÇON.

LE Général dort, Meſſieurs, ſi vous ne voulez pas l'éveiller... Vous mettrez les drapeaux dans une armoire de la grande ſalle, perſonne n'y touchera.

REBOLLEDO, *lorgnant du côté de la jalouſie, à Dom Louis, tout bas.*

Elles ſont derriere la jalouſie.

DOM LOUIS, *à Rebolledo.*

Dis au Porte-Drapeau de leur faire le ſalut.

PREMIER-GARÇON.

Meſſieurs les Soldats pourront ſortir par la porte de la grande rue ; c'eſt plutôt fait pour aller au corps de-garde : vous, Meſſieurs, vous ſortirez par ici.

DOM LOUIS *commande au détachement.*

Marche.

(*Le détachement défile, & ſort par la gauche; en paſſant devant la fenêtre, Dom Louis ſalue de l'épée, le drapeau ſalue auſſi.*)

REBOLLEDO *dit en traverſant la Scene.*

Ces petites cajoleries militaires font tourner la tête aux femmes .. c'eſt la botte ſecrete pour réuſſir; cela, c'eſt le fin du métier.

SCENE IV.

LES DEUX GARÇONS DE FERME.

(*Ils ſont retirés dans un coin du Théatre à voir paſſer les drapeaux. La fenêtre du balcon s'eſt fermée, les jalouſies auſſi, & les rideaux ſont tirés.*)

PREMIER GARÇON.

CES gens-là font bien joliment la proceſſion, qu'en dis-tu?

SECOND GARÇON.

Il y a plaiſir.... Dis donc, nous avons l'air de ne pas nous coucher cette nuit.

PREMIER GARÇON.

Et demain il faut être aux champs dès le point du jour.

SECOND GARÇON.

Que cela fait-il? Une nuit, deux nuits blanches, pour notre maître, ça ne coûte rien.

PREMIER GARÇON.

Oh, non aſſurément.. oh ça, nous ſervirons ce Monſieur; il faut aller prendre nos beaux habits: tâche de n'avoir pas l'air gauche; fais comme moi. Voilà l'Officier des drapeaux de retour; viens chercher le reſte du ſervice. (*Il dit à Dom Louis qui entre.*) Monſieur, la porte eſt ouverte, vous pouvez ſortir. (*Ils ſortent.*)

SCENE V.

DOM LOUIS, REBOLLEDO.

DOM LOUIS, *regardant la fenêtre.*

REBOLLEDO, il y a de la lumiere.

REBOLLEDO.

Oui, mais tout eſt fermé...

DOM LOUIS, *vivement.*

Je l'ai trouvée ; je veux lui parler, à quelque prix que ce ſoit.

REBOLLEDO.

Il faudra faire breche, vous n'aurez rien ſans cela.

DOM LOUIS, *avec violence.*

Ce n'eſt pas de l'amour, c'eſt une rage, c'eſt une rage. Si nous pouvions lui faire tenir un billet.

REBOLLEDO.

Vous moquez-vous ? Ce n'eſt pas ici une élégante de Madrid. Point de Coëffeuſes ici, point de Maîtres de danſe, de chant ; point de Revendeuſes à la toilette ; le plus adroit Figaro n'y feroit rien ; il n'y a pas ſeulement une petite Soubrette.

DOM LOUIS, *avec dépit.*

Mon oncle ſe trouve mal logé... & me force à ſortir d'ici. Cela n'eſt-il pas fait pour moi ?... Qu'elle eſt belle, Rebolledo !

REBOLLEDO, *riant.*

Pour une Payſanne... qu'en dites-vous ?

DOM LOUIS, *avec délire.*

Une Payſanne... c'eſt une Déeſſe... une Déeſſe. Fais comme tu voudras, mais je veux lui déclarer ſérieuſement ma paſſion.

REBOLLEDO.

Ah ! Monſieur, vous me tuez... vous me perdez. J'ai échappé tantôt les baguettes ; il m'arrivera pis, ſi vous n'êtes pas ſage.

DOM LOUIS, *lui donnant de l'argent.*

Ne me refuse pas ton assistance.

REBOLLEDO, *prenant l'argent.*

Je vous dis que je suis perdu... Qu'inventer ! Votre oncle me trouble l'imagination... Il est brave homme ; mais il feroit pendre son meilleur ami, sans autre forme de procès.

DOM LOUIS.

Vois donc... cherche. Pour moi, je ne trouve que des moyens violents.

REBOLLEDO.

Attendez... Eh ! parbleu, donnez-lui une sérénade ; vous avez les Musiciens du Corps à commandement... vous chanterez ou ferez chanter quelques paroles bien intelligibles.

DOM LOUIS.

Bon, très-bon ; mais ensuite, comment la voir pour savoir ce qu'elle pense ?

REBOLLEDO.

Ah ! Monsieur... le Général est dans la maison... Songez donc.

DOM LOUIS.

Sa chambre est éloignée d'ici... prenons la clef de la porte que voici... nous entrerons cette nuit à pas de loups.

REBOLLEDO.

Mauvais moyen... on s'appercevra de la clef perdue ; & le pere, qui se doute de tout, les fera garder ou déloger.

DOM LOUIS.

Eh bien, procurons-nous une échelle, nous passerons par-dessus le mur ; il n'est pas bien haut... on peut sauter de ce côté-ci.

REBOLLEDO.

Ahi... ahi. non pas... non pas... j'aimerois mieux que cela se fît de plein pied ; qu'il n'y ait pas d'échelle dans cette aventure-là, je vous prie.

DOM LOUIS.

Poltron.

REBOLLEDO, *résolu.*

Poltron, moi... vous me piquez, mon Capitaine...

Rebolledo poltron..: Allons, nous la verrons, quoi qu'il arrive.. mais si elle fait résistance, car ces Paysannes sont des Dragons.

DOM LOUIS, *avec fatuité.*

Je suis sûr que je ne lui déplais pas... mais si elle me résiste... je suis capable de tout.

REBOLLEDO.

Allons d'abord à la sérénade... il faudra de l'argent aux Musiciens, mon Officier... & beaucoup... pour qu'ils gardent le secret,.. & en outre quelques gens de résolution; on ne sait pas ce qui peut arriver.

DOM LOUIS, *lui donnant la bourse.*

Tiens... secours pour secours; c'est juste... on vient, retirons-nous.

LE PREMIER GARÇON *qui entre, à Dom Louis.*

Est-ce que vous soupez ici, vous, Messieurs?

REBOLLEDO.

Non. (*à Dom Louis.*) A l'escalade, à l'escalade. (*Ils sortent.*)

SCENE VI.

LES GARÇONS DE FERME.

(*Ils portent le reste du service & un coussin; ils se débattent pour le mettre sur une chaise, l'un d'un côté de la table, l'autre de l'autre.*)

PREMIER GARÇON, *se plaçant comme doit faire Dom Lope.*

Je te dis que c'est de ce côté-là... c'est la jambe droite.

SECOND GARÇON, *répétant le même jeu.*

Oui, c'est la jambe droite dans la chambre... mais ici, ce sera la jambe gauche.

PREMIER GARÇON.

Eh non, t'es entêté; tiens, ne se met-il pas comme cela?... ainsi, c'est de ce côté-ci.

SCENE VII.

Les Précédents, JUAN.

JUAN.

TOUT eſt-il prêt?... Bien, très-bien. Allez à la ſalle; le Général ſortira, vous paſſerez devant lui.

PREMIER GARÇON.

Devant lui... ça n'eſt pas poli.

JUAN.

Ecoutez donc : c'eſt pour l'éclairer quand il viendra ici.

SCENE VIII.

JUAN.

L'ASPECT de ces Drapeaux m'a enflammé le ſang... Qu'il eſt aimable & reſpectable, malgré ſes bruſqueries, ce Général.... Trente ans de ſervice à faire la guerre.. Auſſi il traîne la jambe... & ſes bleſſures... quand il nous les a montrées, j'ai failli me proſterner pour l'adorer. S'il vouloit me placer dans ſon Régiment ; il paroît avoir pris de l'amitié pour mon pere, peut-être cela réuſſira-t-il... Ah! je ſuis né pour ſervir.



SCENE IX.

DOM LOPE, CRESPO, JUAN.

Les Garçons éclairent.

DOM LOPE, *arrivant.*

Cet endroit eſt charmant.

CRESPO.

C'eſt un petit jardin confié aux ſoins de ma fille... Aſſeyez-vous, Monſieur, je vous en conjure... mettez ce couſſin ſous votre jambe.. prenez un peu de repos, s'il eſt poſſible.

PREMIER GARÇON, *au ſecond.*

Vois-tu que la jambe eſt comme j'avois dit.

DOM LOPE.

La douleur ne me laiſſe pas reſpirer.. Je ferai couper cette jambe, Dieu me damne.

CRESPO.

Je ne vous le conſeille pas... Telle qu'elle eſt, vous choiſiriez long-temps avant d'en trouver une meilleure.

DOM LOPE.

Aſſieds-toi, Creſpo.

CRESPO.

Je ſuis bien comme cela.

DOM LOPE.

Aſſieds-toi, te dis-je.

CRESPO.

Puiſque vous me le permettez, je m'aſſieds.

DOM LOPE, *le fixant.*

Je crois, mon ami Creſpo, que la colere t'avoit mis hors de toi lorſque je ſuis arrivé.

CRESPO.

Vous vous trompez ; jamais rien ne me met en colere.

DOM LOPE.

Cependant tu t'es aſſis tantôt devant moi, & à la meilleure place encore, & ſans que je te le diſe.

CRESPO.

C'eſt poſitivement parce que vous ne me le diſiez pas, que vous me donniez le droit de le faire; vous me le dites à cette heure, mon devoir eſt de le refuſer...... D'ailleurs, que cela fait-il? Debout ou aſſis, à gauche ou à droite; nous ſommes toujours, vous Dom Lope de Figueroa, & moi Creſpo, le Payſan.

DOM LOPE.

Mais tu étois tout brutal... tu jurois... Actuellement tu es honnête, raſſis.

CRESPO.

Je vous le dis: il y a ſoixante ans paſſés que je ſuis ainſi, poli avec qui eſt poli, rude avec qui eſt rude, jurant avec celui qui jure, gai avec celui qui rit. Toujours de moitié de ce qu'on fait devant moi; cela me tient au point que je ne dormirai peut-être pas de la nuit, à cauſe de votre mal de jambe.

DOM LOPE, *frottant ſa jambe.*

Ah la chienne de jambe!... Vive Dieu, ne m'en parle pas.

CRESPO.

Vive Dieu, n'y ſongez pas. Voilà le ſouper. (*Les Valets apportent les plats, & les poſent.*)

DOM LOPE.

Eſt-ce que mes gens ne viendront pas me ſervir?

CRESPO.

Non pas, s'il vous plaît; permettez qu'ils n'entrent pas: nous ferons de notre mieux, rien ne vous manquera.

DOM LOPE.

Creſpo, fais-moi le plaiſir d'appeller tes filles; qu'elles viennent ſouper avec moi.

CRESPO.

Monſieur, l'une eſt ma niece, l'autre eſt ma fille. Juan, dites-leur de deſcendre. (*Juan monte au Pavillon.*)

DOM LOPE, *riant.*

Tu ne ferois pas si complaisant... si je n'étois grisonnant, souffrant, éclopé & fatigué.

CRESPO.

Vous seriez aussi-bien portant que je le souhaite, que je ferois de même. Je n'éloigne ces jeunes filles que des indiscrets. Si tous les Militaires étoient comme vous, je leur ordonnerois moi-même de les voir en toute rencontre.

DOM LOPE.

Tu raisonnes bien.

SCENE X.

Les Précédents, ISABELLE, INÉS, JUAN.

CRESPO.

MA fille, ma niece, Monsieur vous fait l'honneur de vous demander.

DOM LOPE.

Elles sont charmantes. (*Il ôte son chapeau, & veut se lever, mais sa douleur de jambe se fait sentir : Crespo le fait rasseoir brusquement.*) Voulez-vous me faire la grace de souper avec moi ?

ISABELLE.

Nous devrions plutôt vous servir.

DOM LOPE.

Vous plaisantez... Asseyez-vous, je vous prie. (*On met deux couverts pour les filles.*) Et toi, Crespo ?

CRESPO.

Je vous remercie. Je soupois pendant que vous dormiez. A mon âge, on ne fait pas ces choses-là deux fois.

DOM LOPE.

Tu as raison... Tu es bien heureux... Voilà deux filles adorables... Un fils qui prévient en sa faveur. Moi, je n'ai jamais pu goûter le plaisir d'avoir des enfants; j'ai un neveu ; je l'aime beaucoup, ce libertin-là.

ISABELLE, *à part, tristement.*

Ce libertin-là.

CRESPO.

J'aime aussi beaucoup ma niece.

DOM LOPE.

Il a le cœur bon, quoiqu'étourdi; il aime l'honneur; je le chéris autant que s'il étoit mon fils.

ISABELLE, *à part.*

Il a le cœur bon; il aime l'honneur.

JUAN, *avec timidité.*

Ah! Monsieur, qu'il est heureux de vous appartenir. (*avec un gros soupir.*) Si j'étois né Gentilhomme...

DOM LOPE.

Aimerois-tu le Service?... Morbleu! dis-le moi, Crespo; je voudrois reconnoître ton bon accueil... Veux-tu envoyer ton fils à l'armée?... J'en aurai soin.

JUAN.

Monsieur, c'est mon unique desir..., j'y songe jour & nuit.

INÉS.

Ah! mon cousin, qu'avez-vous dit?

DOM LOPE, *riant.*

Ah, ah, petite cousine... Vous y prenez intérêt... Vous rougissez... Crespo, ils s'aiment, mon ami.

CRESPO, *froidement.*

Je le sais bien... Je les ai élevés l'un pour l'autre.

DOM LOPE.

Belle cousine... confiez-le moi une année seulement... & je le placerai de maniere que votre amant vous fera honneur... Ne serez-vous pas bien-aise de le voir Officier?

CRESPO.

Ah Monsieur..., que dites-vous là?

DOM LOPE.

Il le fera; je l'avancerai... Il est brave, & honnête homme; ce sont ceux-là auxquels je donne la préférence... Cela dépend de moi... Eh bien, Inés?

INÉS.

Monsieur, je l'aime trop pour ne pas y consentir.

JUAN, CRESPO.

Ah Monsieur ! comment reconnoître ?...

DOM LOPE.

Laissez donc... Ne parlez pas de cela. Crespo, verse-moi à boire ; je te porte la santé de ta fille & de ta niece.. Bois aussi, Crespo.

CRESPO.

Monsieur, vous me faites trop d'honneur. (*Tout le monde boit.*)

DOM LOPE.

Les aimables enfants... Tu dois en être bien fier ; il n'y a rien d'aussi joli. Ce sont des anges.

(*Il embrasse Inés. Lorsqu'il se retourne pour embrasser Isabelle, le bras de Crespo, qui lui verse à boire, se trouve entre elle & lui.*)

CRESPO, *ironiquement, versant à boire.*

Et le vin, le vin, comment le trouvez-vous ?

DOM LOPE, *riant.*

Il me réchauffe. Juan, je t'aurai des congés. (*On entend un prélude de symphonie.*) Qu'est-ce que cela, Crespo ? Est-ce que tu me régales d'un concert ?

CRESPO.

Non, en vérité... Nous n'avons ici de Musiciens que les oiseaux du verger... & ils ne chantent pas la nuit.

(*On entend une symphonie qui accompagne l'air suivant.*)

AIR.

À la voix du plus tendre amant,
Ne soyez point rebelle ;
Ecoutez le serment
Qu'il fait d'être fidelle.

CRESPO.

Ce sont les Soldats qui se divertissent dans la rue.

DOM LOPE.

Je fais bien le méchant... & pourtant je ferme les yeux

là-dessus... Quand ils se sont divertis, ils n'en sont que mieux leur devoir.

(*La symphonie continue, on chante ce qui suit. Toutes les fois que le nom d'*ISABELLE *est répété, Dom Lope fait des mouvements de colere, & pourtant dissimule; Crespo & Juan de même. Isabelle est prête à pleurer, & cache son visage. Inés est étonnée : par fois tout le monde se regarde.*)

SUITE DE L'AIR.

Pour que je puisse être inconstant,
L'amour vous fit trop belle.
Echo, répétez doucement
Mon serment;
Répétez que je suis l'Amant
D'Isabelle.

DOM LOPE.

Qu'ils chantent... passe; mais donner des sérénades devant la maison où je suis... les marauds! (*bas.*) Faisons-nous violence devant Crespo & sa fille. (*haut, affectant de rire.*) Quelles folies!

CRESPO, *de même.*

Ce sont des jeunes gens. (*bas.*) Si Dom Lope n'étoit pas-là, comme je les étrillerois.

JUAN, *à part.*

Si je ne craignois pas de fâcher le Général... il y auroit ici du bruit.

ISABELLE, *avec dépit.*

Qu'ai-je fait, pour être exposée à de pareils affronts?

(*La symphonie recommence encore, & finit sur le champ.*)

REBOLLEDO, *paroissant sur le mur.*

Ah! mille diables... le Général est là... Délogeons, délogeons. (*Il disparoît.*)

DOM LOPE, *avec fureur.*

Il n'y a pas moyen d'y tenir, c'est quelque chose de terrible.

(*Il renverse une petite table qui est à côté de lui, sur laquelle il y a quelques plats.*)

CRESPO, *de l'autre côté, jettant son siege.*

Qu'est-ce donc?

DOM LOPE, *en colere.*

Excusez mon impatience ; c'eſt une choſe atroce, (*avec modération.*) qu'une jambe qui me fait tant ſouffrir.

CRESPO, *la main ſur ſon cœur.*

Vous avez raiſon, chacun ſent ce qui le bleſſe.

DOM LOPE.

Je croyois autre choſe, à te voir renverſer ton ſiege.

CRESPO.

Et moi, à vous voir renverſer la table.

DOM LOPE, *bas.*

Quel diable y a-t-il donc dans la rue?... La clef eſt après la porte ; je reviendrai m'en éclaircir. (*haut.*) Je ne mangerai plus, nous pouvons nous retirer. (*bas.*) Il ne faut qu'aller chercher mon épée. (*haut.*) Conduis-moi, Creſpo.

CRESPO, *bas.*

Je vais le conduire à ſa chambre, & je reviens, avec ma rondache, parler à ces maudits Muſiciens. (*haut, prenant les lumieres.*) Je ſuis à vos ordres.

DOM LOPE.

Adieu, Meſdemoiſelles... car je partirai demain de bonne heure.

ISABELLE & INÉS.

Adieu, Monſieur.

ISABELLE, *à Inés.*

Comme ils cherchent à cacher leur mauvaiſe humeur.

CRESPO.

Juan, ne les quitte pas qu'elles ne ſoient bien enfermées, & reviens me joindre. (*Il ſort avec Dom Lope.*)

JUAN.

Oui, mon pere.



SCENE XI.

SCENE XI.

ISABELLE, JUAN, INÉS.

ISABELLE, *les larmes aux yeux.*

Mon frere, avez-vous entendu? On m'a nommée...

JUAN, *avec colere.*

Les impudents!... Je veux connoitre ces effrontés. (*Il va à la porte.*)

INÉS, *l'arrêtant.*

Où allez-vous? Vous voyez bien qu'ils sont retirés.

JUAN.

Ils ont fait prudemment... Sans la présence du Général... Chere Sœur, console-toi... Et vous aussi, vous pleurez, Inés?

INÉS.

Vous allez partir?

JUAN.

Il faut bien que je sois utile à ma Patrie; vous m'en aimerez davantage.

INÉS, *s'essuyant les yeux.*

Sans doute, il le faut bien... Vous partez ce soir?

JUAN.

Non, demain matin.

INÉS.

Ne partez pas sans nous dire adieu.

ISABELLE.

Promettez-nous-le, mon frere.

JUAN.

Je vous le promets... Rentrez-vous?

ISABELLE.

Dans l'instant... Voyez si la porte est bien fermée.

JUAN, *il va à la porte, & ferme un second tour.*

Oui, vous pouvez être tranquilles.

ISABELLE.

Bon soir donc, mon frère.

JUAN.

Bon ſoir, chere ſœur... Bon ſoir, Inés.

(*Pendant cette ſcene les Valets ont éteint toutes les lumieres qui éclairoient le jardin, excepté celle qui eſt reſtée ſur la table.*)

SCENE XII.

ISABELLE, INÉS.

ISABELLE, *ſe jettant au col d'Inés.*

AH! malheureuſes filles que nous ſommes!

INÉS.

Auſſi à plaindre l'une que l'autre.

ISABELLE.

Tu épouſeras Juan.. tôt ou tard... Mais moi, couſine! mais moi!... Comme ils ſont audacieux ces jeunes Gentilshommes. Je mourrois ſi mon pere pouvoit croire que je l'ai autoriſé à pareille liberté; il s'étoit annoncé d'abord avec tant de douceur...

INÉS.

Son oncle en a dit du bien.

ISABELLE.

Oui, mais quel mal ne vient-il pas de faire... N'en parlons plus, chere Inés, montons à notre chambre.

DOM LOPE, *dans le fond, ſon épée ſous le bras.*

Attendons qu'elles ſoient retirées.

INÉS.

Ce n'eſt pas pour y prendre du repos.

ISABELLE.

Quand l'amour eſt dans le cœur, ma chere, il nous ſuit par-tout; il n'y a plus de tranquillité.

(*Elles prennent la ſeule lumiere qui reſtoit, & l'emportent au pavillon, qu'on voit éclairé un moment après.*)

SCENE XIII.

DOM LOPE, CRESPO.

(*Ils gagnent chacun un côté du Théatre en tâtonnant.*)

DOM LOPE, *son épée nue sous le bras.*

LA porte eſt de ce côté-ci... Il faut que je coupe les oreilles à ces coquins-là.

CRESPO, *avec une rondache.*

Je les frotterai ſi bien, qu'ils s'en ſouviendront.

DOM LOPE.

Il y a quelqu'un ici... Qui va-là ?... Réponds, où je te tue.

CRESPO.

Eh! c'eſt Dom Lope. Doucemeut... je ſuis Creſpo.

DOM LOPE.

Que viens-tu faire ici, corbleu, à cette heure ?

CRESPO.

Corbleu, qu'y venez-vous faire vous-même ?

DOM LOPE.

Ventrebleu, punir des inſolents.

CRESPO.

Ventrebleu, & moi auſſi.

DOM LOPE.

C'eſt mon affaire, & non la tienne.

CRESPO.

Je vous ai dit que je faiſois tout ce que je voyois faire aux autres... mais il n'y a plus de muſique; ainſi, allez-vous mettre au lit.

DOM LOPE.

Les maudites canailles... Ah! je ne pourrai jamais m'endormir; hernidié, pour les punir, je vais faire battre l'aſſemblée... & les mettre en route.

CRESPO.

Attendez le point du jour.

DOM LOPE.

Mortdiable, ne me contrarie pas ; je te dis que ma jambe ne me laisseroit pas fermer l'œil. Envoie un de tes gens avertir le Tambour, je t'en prie.

CRESPO.

On va y aller... Mais mon fils, laissez-le-moi encore deux heures.

DOM LOPE.

Parbleu, tant que tu voudras.

CRESPO, *avec entrailles.*

Deux heures seulement... je n'ai pas besoin de vous le recommander.

DOM LOPE.

Sois tranquille... il te donnera, avant peu, de bonnes nouvelles... Morbleu, tu es la perle des hommes.... embrasse-moi.

CRESPO.

Morbleu, nous sommes de la même pâte... Souvenez-vous par-tout & en tout, que le bon Crespo est votre serviteur.

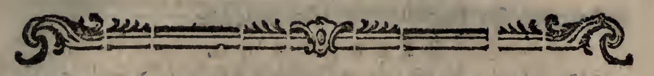
DOM LOPE.

Je me souviendrai qu'il est mon ami... Viens, honnête & loyal Crespo. (*Ils sortent.*)

(*Pendant l'entre-acte, quelques instants après la rentrée de Dom Lope, le Tambour bat l'assemblée. Quelques minutes après, il bat une marche qui indique le départ des Troupes. Le son diminue à mesure qu'elles sont censées s'éloigner.*

Fin du second Acte.





ACTE III.

Il a fait nuit pendant tout l'entre-acte. Ici le jour commence à paroître. Rebolledo se montre sur le mur quelque temps après que le Tambour a cessé de battre.

SCENE PREMIERE.

DOM LOUIS, *dehors le mur;* REBOLLEDO, *sur le mur, avec un grand manteau.*

REBOLLEDO.

IL n'y a pas de temps à perdre, mon Capitaine; voici le point du jour... Ce que nous venons faire ne demande pas le soleil levé...

DOM LOUIS, *dehors.*

Dépêche-toi de descendre, & viens m'ouvrir la porte.

REBOLLEDO, *gravissant du côté du jardin.*

Me dépêcher, non pas, s'il vous plaît; j'irai le plus doucement possible, jusqu'à ce que je sois à terre; m'y voici. (*Il va ouvrir la porte; il examine les lieux : au moment où le Capitaine va pour entrer, il s'écrie vivement.*) Ah! mille diables, je vois venir le vieux patron; son fils est avec lui... n'entrez pas, n'entrez pas.

DOM LOUIS.

Tu disois le jeune homme parti avec mon oncle.

REBOLLEDO, *précipitamment.*

Je le croyois... Il part sans doute à présent; le pere le conduit : ôtez l'échelle jusqu'à ce qu'il soit passé, faites cacher hommes & chevaux; je vais me mettre derriere cette treille, au péril de ma vie... N'entrez que lorsque je jetterai une pierre... Presto, presto.

DOM LOUIS.

Compte sur une bonne récompense.

REBOLLEDO.

Allez donc, allez. (*Il referme la porte.*) La récompense sera bien gagnée. (*Il se cache derriere la treille.*)

SCENE II.

REBOLLEDO, *caché;* CRESPO, JUAN.

JUAN *est botté, cocarde au chapeau, habit uni, l'épée en bandouliere.*

MON pere, que je leur dise adieu.

CRESPO.

Tu le veux?

JUAN.

Je leur ai promis... Que penseroit Inés, si je manquois à ma parole?

CRESPO.

Tu l'as promis, appellons-les. (*Il appelle, & frappe à la porte du pavillon.*) Isabelle, Inés, descendez.

ISABELLE, *à travers la fenêtre, sans l'ouvrir.*

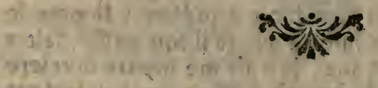
Tout-à-l'heure, mon pere.

CRESPO.

De tous les biens que le Ciel m'a envoyés... tu es le plus cher à mon cœur; tu me quittes, mon enfant.... (*avec douleur.*) Quand je rentrerai le soir... je ne verrai plus mon cher Juan.

JUAN.

Ma sœur & Inés vous restent, mon pere... vous parlerez tous de moi quelquefois.



SCENE III.

ISABELLE, INÉS, CRESPO, JUAN, REBOLLEDO.

CRESPO, *se faisant violence pour cacher sa douleur.*

Isabelle, Inés, dites adieu à Juan.

ISABELLE, *se jettant à son col.*

Mon frere, tu nous quittes... plus de joie pour nous.

INÉS, *lui donnant la main langoureusement.*

Vous partez donc...

(*Les femmes le pressent; Juan a les larmes aux yeux : moment de silence.*)

JUAN, *douloureusement entre les deux femmes.*

Ah, mon pere !...

CRESPO.

Tu l'as voulu... Je savois que ce moment seroit cruel. (*à part*) Tâchons de recouvrer mes forces. (*haut, & d'un ton très-résolu.*) Mon fils, ton pere ne peut plus disposer de toi; Dom Lope t'a donné deux heures, les voilà passées; ton nouvel état veut une exactitude scrupuleuse, rejoins le Général.

INÉS & ISABELLE, *lui donnant les mains.*

Pouvons-nous ainsi le perdre !

CRESPO, *se mettant au milieu.*

Ah !... jeunes filles, ne l'aimé-je pas autant que vous?... Un jour il nous paiera du sacrifice que nous faisons aujourd'hui.

JUAN.

Sans doute, sans doute, mon pere.

CRESPO, *le serrant dans ses bras.*

Ecoute-moi, Juan, écoute-moi. (*Isabelle & Inés pleurent.*) Ne pleurez point enfants, & laissez-le m'entendre. Mon fils, pour bien fournir ta carriere, grave dans ton cœur ce que je vais te dire : Tu sors d'un sang pur, aussi pur que le soleil; mais tu es roturier : je te mets

cela devant les yeux, pour que tu ne ſois ni orgueilleux, ni rampant; ne déſeſperes jamais de parvenir à quelque choſe d'élevé, mais ſois modeſte; on ſe trouve toujours bien de la modeſtie. Ne te montres ni avare, ni prodigue; ce qu'on dépenſe eſt perdu, ce qu'on épargne eſt retrouvé. Sans être de l'avis de tout le monde, ne contredis perſonne; on ſe fait par-là des ennemis. Sois doux, poli & prévenant; ainſi l'on ſe fait aimer: tout l'or des Indes ne vaut pas la réputation d'un homme aimé généralement. Ne te bat pas ſans une bonne cauſe; ſonge qu'Inés eſt l'épouſe que tu as choiſie, & que je te deſtine; (*il leur joint les mains*) qu'elle n'apprenne de toi rien qui lui faſſe peine: avec les autres femmes, que ta retenue ne ſoit pas groſſiéreté, ni tes honnêtetés galanteries. Ne dis jamais de mal d'aucune; la plus vile en apparence mérite des égards, puiſque ſans elles nous ne ſerions pas au monde: voilà quatre cents ducats pour terminer ma leçon; ſouviens-t-en. Cultive l'amitié de Dom Lope, & n'oublie jamais ton pere. Adieu, mon enfant. (*Il l'embraſſe.*)

ISABELLE & INÉS.

Mon cher frere... mon cher Juan.

(*Les quatre perſonnages ſont liés par les derniers embraſſements.*)

CRESPO, *bas à ſon fils.*

Prends ſur toi, Juan, prends ſur toi; la ſenſibilité leur ſied bien, mais le courage nous ſied encore mieux.

JUAN.

Je vous entends... Je pars, mon pere.

CRESPO, *vivement, ouvrant la porte.*

Voilà le plus court chemin; ton cheval eſt à la porte de la Ville.

JUAN *ſe cache le viſage avec ſes mains, comme n'oſant regarder ce qui l'entoure; il ſe précipite dans la porte, après un grand effort.*

Adieu... adieu.

(*Creſpo referme la porte.*)

SCENE IV.

SCENE IV.

CRESPO, ISABELLE, INÉS, REBOLLEDO *caché.*

(*Les femmes se tiennent embrassées, & se désolent.*)

CRESPO.

MON Isabelle, ton pere est avec toi... Vous me restez, mes enfants. Montez, renfermez-vous, ne prolongeons pas nos souffrances. (*Elles montent au pavillon.*) Je me croyois plus de fermeté. (*Crespo seul.*) Je puis pleurer maintenant; coulez mes larmes, coulez.. soulagez mon cœur oppressé. O mon Dieu! dix années de vie encore pour voir prospérer mon fils... & que je meure ensuite. Je te l'abandonne, ô mon souverain Maître! Il aime la vertu; que tes regards l'accompagnent. (*Il se retire.*)

REBOLLEDO, *sortant de la treille.*

Le Diable m'emporte... s'ils ne m'ont pas attendri... comme ils sont pathétiques ces bonnes gens... Allons, allons, pas de foiblesse... c'est un jour de bataille que ceci. (*Il regarde du côté où Crespo est sorti.*) Le vieillard rentre... bon... il y a de l'éloignement; il ne pourra nous entendre... d'ailleurs, nous les empêcherons bien de crier... Avertissons le Capitaine. (*Il jette une pierre de l'autre côté du mur, & va ouvrir la porte.*)

SCENE V.

(*On parle toujours à voix basse; il fait un peu jour.*)

REBOLLEDO, DOM LOUIS, *en manteau.*

DOM LOUIS, *en entrant.*

LE fils s'éloigne à grands pas.

REBOLLEDO.

Tant mieux; il est toujours bon, quand on enleve les sœurs, que les freres ne soient pas dans la maison.

DOM LOUIS.

Nos gens ſont à deux pas; le cheval eſt tout prêt.... allons à nos belles.

REBOLLEDO, *le fixant.*

Etes—vous en état d'écouter un bon avis?

DOM LOUIS.

S'il met Iſabelle en mon pouvoir une minute plutôt, je l'écoute... mais rien, rien autrement.

REBOLLEDO.

La colere & l'amour ſont bien ennemis de la raiſon.

DOM LOUIS.

Il s'agiroit d'y perdre la tête... Iſabelle ſeroit dans les flammes, j'irois m'en ſaiſir... Mon ſang bouillonne d'impatience... viens.

REBOLLEDO.

Deux mots avant l'action... & ſouvenez-vous-en... le rendez-vous au bas de la montagne dans le chemin à gauche... Où croyez-vous enſuite la conduire?

DOM LOUIS, *avec tranſport.*

Au bout du monde, s'il le faut; dans un déſert, j'y ſerai trop heureux.

REBOLLEDO.

Mais que penſera ce ſoir votre oncle, ne vous voyant pas?

DOM LOUIS.

Tu diras que je ſuis reſté indiſpoſé... que mon cheval s'eſt caſſé la jambe... Il y a tant de prétextes... Je te réponds de tout; d'ailleurs, ne ſonge qu'à m'obéir: n'es-tu pas mon Sergent?

REBOLLEDO.

Sans contredit, la ſubordination... Ah!... je ne dis plus rien; vogue la galere. (*Il entr'ouvre la porte, & dit à ceux qui ſont dehors.*) Bloquez ce paſſage, & fondez ici au moindre bruit. (*à Dom Louis.*) Par où attaquerons-nous?

DOM LOUIS.

Eſſayons de forcer la porte.

REBOLLEDO.

Non... Il y en a peut-être d'autres; cela ne finiroit

pas... Il faut aller au plus court... Du mur on peut gagner le balcon... & j'y monte... Vous, placez-vous ici... Main-basse sur tout ce qui passera. (*Il monte sur le mur.*)

DOM LOUIS.

Je vais la tenir... Le cœur me bat d'une étrange force.

REBOLLEDO *sur le mur, mettant un pied sur le balcon.*

Me voici sur la demi-lune. (*Il regarde à travers la jalousie.*) Elles sont là... elles ont l'air de se lamenter. Voilà l'instant critique, prenez-y garde : faut-il enfoncer la jalousie?

DOM LOUIS.

Enfonce ; ah! que tu es lent.

REBOLLEDO *enfonce la jalousie, & ouvre la fenêtre.*

Vous voilà obéi. (*On voit les deux filles qui s'épouvantent, jettent de grands cris, & fuient.*) Elles gagnent par en bas... Saisissez-les au sortir de la porte. (*A ceux qui sont dehors.*) Entrez doucement, approchez le cheval.

(*On a entendu les filles crier continuellement ; elles ouvrent la porte.*)

SCENE VI.

Les Précédents, ISABELLE; INÉS, *criant.*

INÉS.

Mon oncle, mon oncle ; au secours, au secours. Nous sommes perdues.

(*Elles parcourent le Théatre dans le plus grand désordre. Dès cet instant, jusqu'à la fin de la Scene, tout est en tumulte ; ce qui ne peut se figurer par écrit, l'imagination doit y suppléer. Six hommes sont entrés.*)

ISABELLE, *éperdue au milieu des Soldats.*

Personne ne secourra-t-il deux jeunes filles à qui l'on fait violence! (*Elles se débattent, & courent du côté gauche.*)

REBOLLEDO, *descendant.*

Arrêtez-les, empêchez donc d'aller vers la maison.

DOM LOUIS, *la saisissant.*

Ne craignez rien, Isabelle, suivez-moi...

ISABELLE.

Ah Dieux! homme perfide, immolez-moi plutôt...

DOM LOUIS.

Il ne vous arrivera rien... j'en jure le Ciel.

REBOLLEDO.

Vous perdez du temps. Mon Officier, à cheval; à cheval.

(*Quatre hommes & Rebolledo enlevent Isabelle, & sortent par la petite porte. Ses cris redoublent.*)

ISABELLE, *enlevée.*

Mon pere... mon pere... (*Dom Louis la suit.*)

INÉS, *courant.*

Ma cousine... ma cousine... (*Elle se défend.*) Ah lâches! scélérats! êtes-vous assez pour combattre une femme ?... Au secours, au meurtre, au meurtre.

REBOLLEDO, *d'un ton absolu.*

Mettez-lui donc un mouchoir sur la bouche.

(*On lui ferme la bouche avec un mouchoir; elle crie toujours, autant qu'elle peut le faire.*)

SCENE VII.

DOM LOUIS, REBOLLEDO, INÉS, CRESPO, *à moitié habillé.*

CRESPO.

GRAND Dieu! que vois-je!... Vous outragez ma niece, infâmes. (*Il arrache l'épée d'un Soldat; Inés se trouve libre, il lui dit:*) Cours à la ferme appeller main-forte.

INÉS, *éplorée & criant.*

Ils ont emportée ma cousine, mon oncle; ils l'ont emportée.

CRESPO, *avec le cri du désespoir.*

Que dis-tu?... Ma fille est enlevée... Ma fille... Monstres,

épuiſez tout mon ſang. (*Il combat autant qu'il peut ; Inés va chercher du ſecours.*) Aſſaſſins, rendez-moi ma fille ? Où eſt-elle ?... Otez-moi donc la vie ?

REBOLLEDO, *le déſarmant.*

Es-tu devenu fol de croire nous réſiſter ?... Nous ne voulons pas ta vie, vieillard, nous voulions ta fille, nous l'avons, tout eſt dit.

CRESPO, *tenu par les Soldats.*

Non... Si ma fille eſt perdue... tuez-moi... tuez-moi donc par pitié.

REBOLLEDO *prenant la clef, & la mettant de l'autre côté de la porte.*

Nous ne voulons pas te tuer, te dis-je... Nous te laiſſons même ta niece ; nous ne ſommes pas méchants nous autres.

(*Les Soldats qui tenoient Creſpo le quittent ; ils ſortent très-vîte par la porte. On entend fermer le double tour du côté de la rue ; cependant Creſpo libre, a pris une chaiſe qu'il leur a lancée au moment qu'ils ſortent.*)

SCENE VIII.

CRESPO, *ſeul, égaré de colere.*

AH miſérables... miſérables... mes forces me laiſſent... O rage... fureur... ils m'enferment... & je vis, je reſpire... Non, mon ame m'a quitté. (*Les ſanglots l'étouffent, & laiſſent entendre des cris mal articulés.*) Ma fille... ma fille... mon enfant. (*Il eſt comme dans le délire ; il va à la fenêtre du pavillon.*) Iſabelle, Iſabelle... Elle n'y eſt pas... Les féroces... les tigres... l'ont enlevée... Où eſt-elle... Ah ! où eſt-elle ? (*Il chancelle.*) Vieilleſſe impuiſſante... Tu me trahis... Que je meure, que je meure, ſi je n'ai pas mon enfant... Ah mon Dieu... Ah mon Dieu... (*Il tombe par terre ſans aucun ſentiment.*)

SCENE IX.

CRESPO, INÉS, *accourant avec quelques Garçons de Ferme.*

INÉS.

Venez vite... venez vîte. (*Elle voit son oncle par terre, & dit avec un cri terrible.*) Ah! mon oncle est mort.

LES GARÇONS, *autour de Crespo, les larmes aux yeux.*

Il est mort... il est mort.

INÉS, *se jettant au col de son oncle.*

Mon oncle... mon cher oncle. Ah! il respire, il ouvre ses yeux. (*On le prend, & on le met sur une chaise.*)

CRESPO, *revenant à lui comme égaré.*

Où sont-ils... où sont-ils... (*Il regarde Inés avec des yeux hagards.*) Ah! te voilà, Mon enfant... Ils ne t'ont donc pas ravie à ton pere... C'est toi, mon Isabelle?

INÉS.

Mon oncle... mon cher oncle... c'est moi... c'est Inés.

CRESPO, *fondant en pleurs.*

C'est Inés... c'est ma niece... Eh bien, Inés.. Ils ont enlevé ta cousine... Ils l'ont enlevée... Les scélérats, les as-tu vus? Par où ont-ils passé?... Oui, je te reconnois bien... Mais elle est donc avec eux.

SCENE X.

Les Précédents, LE GREFFIER, plusieurs Paysans armés.

LE GREFFIER, *très-vîte.*

Seigneur Pedro, Seigneur Pedro... On vient de vous nommer Alcade.

CRESPO, *avec un cri de joie.*

Alcade ! Ah ! Ciel vengeur, tu n'abandonnes pas l'innocence... Courez après des traîtres... Des Soldats...

LE GREFFIER.

C'eſt ce que je venois vous dire pour vous en féliciter. On les a arrêtés, on les a conduits à l'Hôtel-de-Ville. Le Capitaine eſt bleſſé griévement ; on ne ſait par qui... On parle d'enlévement ; il y aura des recherches à faire. Voilà de bonnes circonſtances pour entrer en exercice, Seigneur Pedro, & l'arrivée du Roi demain ou après. Depuis que je ſuis Greffier, je n'ai pas vu de plus beau moment que celui-ci.

CRESPO, *avec feu.*

O divine providence... Tu as pris mes malheurs en pitié... Protege ma fille... Elle n'eſt plus dans les mains de ſes raviſſeurs .. Je reſpire... Je criois vengeance, & tu me l'envoies.. Qu'ils meurent dans les tortures, les barbares. (*Revenant à lui.*) Que dis-tu, Creſpo ?... Ta raiſon eſt troublée... Reprends tes ſens ; tu es Juge, il n'y a plus de reſſentiment perſonnel à écouter. C'eſt la Loi qui doit te régler, duſſes-tu en ſouffrir davantage. (*Au Greffier.*) Tenez les priſonniers en ſûreté, appellez les témoins, je marche ſur vos traces.

LE GREFFIER.

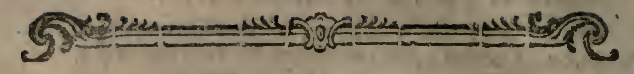
Je vais commencer la procédure, & indiquer l'Audience.

CRESPO, *en s'en allant.*

Veille ſur ma foible intelligence... & ſur les mouvements de mon cœur... O juſtice du Ciel ! préſide à celle que je vais rendre à des hommes.

Fin du troiſieme Acte.





ACTE IV.

Le Théatre repréſente la plus grande ſalle de la Maiſon de Ville ; il y a une table ſur le devant du Théatre, pluſieurs chaiſes de côté & d'autre. Le Greffier entre tenant des papiers à la main ; derriere lui, un peloton de Payſans armés conduit Rebolledo, qui s'agite beaucoup au milieu d'eux.

SCENE PREMIERE.

LE GREFFIER, REBOLLEDO ; Payſans armés.

LE GREFFIER *ſe met à la table ; il y poſe ſes papiers, & dit gravement d'un air d'autorité.*

De par le Roi, & l'Alcade, obéiſſez.

REBOLLEDO.

Je m'embarraſſe bien de l'Alcade, moi.

LE GREFFIER.

Du reſpect pour le Magiſtrat.. inſolent.

REBOLLEDO.

Du reſpect pour l'épée... vous.

LE GREFFIER, *toujours gravement.*

Du reſpect... nous en aurons beaucoup. (*Aux Gardes.*) Saiſiſſez cet homme-là bien reſpectueuſement; liez-le ſur cette chaiſe avec des bonnes courroies bien reſpectueuſement; mettez-lui vingt livres de fer à chaque membre bien reſpectueuſement; enſuite nous l'interrogerons, & nous verrons à le faire pendre le plus reſpectueuſement du monde.

REBOLLEDO, *vivement.*

Ecoutez donc, pas de plaiſanteries; au diable, pendre, j'y mets oppoſition; ſi vous avez beſoin de mon témoignage

gnage, je le donnerai comme les autres. Allons.
(*Il veut s'enfuir, on l'arrête.*)

LE GREFFIER, *toujours grave.*

Non pas, Monſieur le Soldat.. cela ne ſeroit point légal; les autres ſont témoins & libres. Voici leurs dépoſitions : vous, vous êtes accuſé & pris au corps.

REBOLLEDO, *fâché.*

Pris au corps... morbleu, je ſuis témoin, vous dis-je; ſi quelqu'un peut vous dire comment la choſe s'eſt paſſée, c'eſt bien moi.

LE GREFFIER.

Vous le direz, lorſqu'il ne faudra plus que votre aveu pour prononcer l'Arrêt.

REBOLLEDO.

Voilà bien du bruit pour une Sérénade... Vous n'aimez donc gueres la Muſique ?

LE GREFFIER, *écrivant.*

Plaiſantez... plaiſantez... Il s'agit bien de Sérénade... Nous vous ferons chanter tout-à-l'heure.

REBOLLEDO.

Un million de diables vous emportent.... De quel droit me tenez-vous ? Je m'en plaindrai au Général.

LE GREFFIER.

Vous avez l'air de ne vous en plaindre qu'au Jugement dernier.

REBOLLEDO, *tempêtant.*

Maudit Griffonneur... qu'ai-je affaire avec ta Juſtice ?

LE GREFFIER.

Prrrr. diſcours de voleurs... mauvaiſes raiſons.

REBOLLEDO, *furieux.*

De voleurs ! Rebolledo... voleur !

LE GREFFIER.

Oui, voleur.. N'avez-vous pas enlevé une jeune fille ?

REBOLLEDO.

Eh bien ! au pis aller... eſt-ce voler cela ?

LE GREFFIER.

Vous allez voir s'il eſt plus permis de voler des filles que des piſtoles.

REBOLLEDO, *regardant l'Escorte avec fureur.*

Ah ! tête de Satan .. des marauds qui ne savent pas tirer leur fusil, me faire la loi ! (*Il prend une chaise.*) Je veux vous réduire en poussiere.

LE GREFFIER, *s'éloignant.*

Contenez-le... saisissez-le par derriere. (*On saisit Rebolledo de tout côté.*

REBOLLEDO.

Par derriere... ah ! maudit Greffier. Approchez donc, instrument de malheur, approchez donc. (*Il se débat à tort & à travers.*)

LE GREFFIER, *d'un ton décidé, se rapprochant.*

Mettez-lui trois balles dans le ventre, s'il remue. (*On lui appuie les fusils sur l'estomac; il demeure immobile.*) Tu fais rebellion, tu vas voir... Qu'on l'attache sur cette chaise, pieds & mains liés. (*On le lie sur la chaise, assis, les mains derriere le dos.*)

REBOLLEDO, *criant à tue tête.*

Triples Démons... lier Rebolledo... Je veux parler à mon Officier... je veux parler à mon Officier.

LE GREFFIER.

Ton Officier... le voici.

(*Dom Louis entre escorté par quatre hommes armés.*)

SCENE II.

LE GREFFIER, DOM LOUIS, REBOLLEDO, Paysans armés.)

REBOLLEDO.

Mon Capitaine, coupez un peu le nez à ces coquins-là... Voyez comme ils me traitent.

(*Il saute avec la chaise pour marcher, on le retient.*)

DOM LOUIS.

Tu vois que je suis blessé. (*Au Greffier.*) Monsieur, cela est affreux.

LE GREFFIER, *debout, les papiers à la main.*

De quoi vous plaignez-vous, Monſieur ? Vous a-t-on manqué d'égards ?

DOM LOUIS.

Non, Monſieur ; mais mon Sergent.

LE GREFFIER.

Votre Sergent eſt un brutal, on l'a traité en conſéquence ; la juſtice eſt due à tout le monde, mais elle ne doit rien à perſonne.

REBOLLEDO.

Voyez ce faquin... comme il vous parle.

DOM LOUIS.

Je n'ai qu'un mot à vous dire ; ſi nous n'avons pas ſatisfaction de tout ceci, dans deux heures le Village eſt à feu & à ſang... Mon oncle eſt averti.

LE GREFFIER, *noblement.*

Un mot à mon tour... Souffrez que par l'intérêt que vous m'inſpirez, je vous informe de ce que c'eſt qu'un Alcade. Avec une baguette blanche à la main, il peut, d'un ſignal, mettre contre vous tous les Citoyens ſous les armes ; & d'un ſignal contraire, il appaiſeroit la ſédition la plus animée... Faites réflexion à celà, Monſieur, pour lui répondre convenablement, & regardez-moi comme votre ſerviteur (*Aux Gardes.*) Retirez-vous au fond, & gardez-les à vue. (*Il ſort.*)

SCENE III.

DOM LOUIS, REBOLLEDO *lié*, GARDES *au fond.*

REBOLLEDO.

Et il ne me fait pas délier... Mon Capitaine, excuſez ſi je reſte aſſis. J'ai quelque idée que ceci finira mal... L'Alcade eſt préciſément le bon homme pere d'Iſabelle.

DOM LOUIS, *ſurpris.*

Ah Ciel ! (*avec intérêt.*) & qu'eſt-elle devenue ?

REBOLLEDO.

On l'a conduite ici avec les témoins.

DOM LOUIS, *assis, & accoudé sur la table.*

Ils vont tout arranger... pour nous faire bien coupables.

REBOLLEDO.

Il ne faut pas grand effort pour cela, à parler franchement.

DOM LOUIS, *lui faisant signe qu'ils sont observés.*

Tais-toi donc... Tais-toi donc.

REBOLLEDO, *à demi-voix.*

Le maudit frere s'est trouvé-là bien mal-à-propos. On l'a arrêté aussi... Il est ici.

DOM LOUIS, *avec candeur, à demi-voix.*

Il est réellement brave, ce garçon... Je ne le blâme pas, j'aurois fait de même à sa place; je ne dois accuser que ma mauvaise étoile.

REBOLLEDO.

Et votre blessure...

DOM LOUIS, *soupirant avec passion.*

Le coup n'a porté que dans les chairs... Celui que sa sœur m'a porté au cœur est plus dangereux.

REBOLLEDO.

Ne pensez donc plus à la bagatelle... Au reste, mon Officier, si je ne puis faire autrement, ne trouvez pas mauvais que je mette tout sur votre compte... Vous vous tirerez bien d'affaire.

DOM LOUIS, *d'un air indifférent.*

Fais comme tu voudras. (*Avec réflexion.*) Mais ne crains rien, nous ne pouvons être jugés que par un Conseil de guerre.

SCENE IV.

Les Précédents, LE GREFFIER.

LE GREFFIER.

VOICI l'Alcade qui vient procéder à votre interrogation; sergent, on va commencer par vous. (*Il s'approche*

de Rebolledo, & dit, en le regardant en face, d'un ton dur.) Mauvaise affaire... bien mauvaise affaire.

REBOLLEDO, *répétant du même ton.*
Mauvaise affaire... Hon, hon.

SCENE V.

Les Précédents, CRESPO, *en habit d'Alcade.*

CRESPO.

(Il regarde Dom Louis d'un air animé, & se fait violence : ce mouvement doit être bien marqué. Il se tourne ensuite vers Rebolledo, & dit au Greffier :

POURQUOI a-t-on lié cet homme ?

LE GREFFIER.
Il faisoit le mutin.

CRESPO.
Déliez-le. Suivons la Loi à la rigueur, mais n'y ajoutons rien. (*à Dom Louis.*) Monsieur, remettez-moi votre épée.

DOM LOUIS.
A vous... mon épée !

CRESPO, *d'un ton froid & honnête.*
Un Prisonnier n'en a pas besoin. (*On lui ôte l'épée.*) Retirez-vous jusqu'à ce que je vous fasse avertir. (*Aux Gardes.*) Témoignez à Monsieur, par vos soins, toute la considération que mérite sa naissance.

DOM LOUIS, *en sortant avec les Gardes.*
Vous êtes les plus forts... vous le faites bien sentir.

SCENE VI.

CRESPO, LE GREFFIER, REBOLLEDO.

CRESPO, *à Rebolledo.*

TOI, songe à ne pas déguiser la vérité... (*Au Greffier, qui est à table.*) Tenez note de ses dépositions.

REBOLLEDO.

(*A part.*) Je ne ſais ſur quel ton répondre. (*haut.*) Je dirai tout ce qui ne pourra pas me faire tort, je vous le promets.

CRESPO.

As-tu aidé à Dom Louis pour un complot formé contre une jeune fille dans la maiſon de ſon pere?

REBOLLEDO.

Cela n'eſt pas dans notre marché... Mettez cet article à part.

CRESPO.

Répondras-tu?... L'as-tu aidé?... Combien étiez-vous?... (*Silence.*) Eh bien!

REBOLLEDO.

Laiſſez-moi donc chercher ce que je dois vous répondre; cela demande réflexion... Mais vous me demandez ce que vous ſavez auſſi-bien que moi.

CRESPO.

Je dois l'ignorer... Avoues-tu le fait?

REBOLLEDO.

Oui, entre nous deux; mais que cela ne nous paſſe pas.

CRESPO.

Quel étoit le deſſein de Dom Louis après une pareille violence?

REBOLLEDO.

Il m'en a dit quelque choſe... mais je ne m'en ſouviens plus... Je ſuis ſujet à perdre la mémoire, quand je ſuis à jeun.

CRESPO.

Tâche de la retrouver.

REBOLLEDO.

Je l'ai laiſſée au Régiment.

CRESPO.

Malheureux bouffon... tu ne ſais pas qu'il y va de la tête de ton Capitaine & de la tienne.

REBOLLEDO, *à part.*

Ma foi, il n'y a plus moyen de s'en défendre; je vais charger Dom Louis. (*haut.*) Pourquoi voulez-vous me mêler là-dedans? Eh bien! oui, mon Capitaine a enlevé

votre fille ; il m'a commandé ; je ſuis Sergent, je dois fermer les yeux ſur tout.

CRESPO.

Oui, pour ce qui concerne le ſervice du Roi.

REBOLLEDO.

Puiſqu'il me l'a ordonné, c'eſt le ſervice du Roi ; ce n'eſt pas à moi à ſubtiliſer là-deſſus.

CRESPO.

Tu pouvois au moins lui remontrer....

REBOLLEDO.

Oui, lui remontrer, à un homme qui a la fievre chaude. Pourquoi votre fille eſt-elle ſi jolie ? Elle l'a mis dans un bel état ; demandez-lui.

CRESPO.

Tu ne t'en es pas moins rendu complice d'un crime capital.

REBOLLEDO.

Et pourquoi voulez-vous me perdre, moi, encore une fois ? Vous avez l'air d'un ſi brave homme ! Je pouvois vous tuer ; je ne l'ai pas fait, vous me devez reconnoiſſance. Mettez-vous à ma place ; mon Officier eſt amoureux fou, il m'emploie, il eſt généreux comme un Prince : qu'il ait fait une étourderie, à la bonne heure ; mais il a le cœur ſur la main ; devant votre fille, il étoit humble comme un enfant, qu'elle le diſe : s'il faut ſe mettre à ſes pieds, on s'y mettra ; mais tirez-moi d'embarras. Il ſeroit dur d'être puni pour avoir dit vrai, pendant que j'aurois été bien payé pour mentir.

CRESPO, *au Greffier.*

Prenez acte de ſes aveux. (*à Rebolledo.*) On gagne toujours à ſe conduire en honnête homme ; raſſure-toi cependant.

REBOLLEDO.

Mettez que j'ai obéi, par ſubordination... je vous en prie.

CRESPO.

C'eſt bon... c'eſt bon. (*aux Gardes.*) Remmenez-le.

REBOLLEDO.

Monſieur l'Alcade, eſt-ce que vous me retenez encore ?

CRESPO.

Oui, jufqu'à l'arrivée du Général.

REBOLLEDO.

Ecoutez donc : je vous ai dit que j'étois à jeun, vous m'avez fait venir de l'appétit, fi vous vouliez donner ordre....

CRESPO, *aux Gardes.*

Ne le laiffez manquer de rien.

REBOLLEDO.

Bon, bon... C'eft qu'un interrogatoire n'eft pas un dîner. (*Il fort avec les Gardes, en difant :*) Il n'y a pas moyen de fe roidir avec cet homme-là... Il n'y a pas moyen.

SCENE VII.

CRESPO, LE GREFFIER.

LE GREFFIER.

LA procédure eft en état pour l'Audience ; il ne faut que les réponfes du Capitaine & la fignature de votre fille.

CRESPO.

Envoyez-la moi, je vous en prie. (*le Greffier fort.*)

SCENE VIII.

CRESPO, *feul.*

O difficile & laborieux office, que celui d'un Juge, lorfqu'il eft homme & pere !.. J'ai entendu avec plaifir ce que ce Sergent m'a dit de fon Officier. Dom Louis eft peut-être d'un excellent naturel ; mais les paffions !.. les paffions !.. Parents indifcrets & cruels ! votre négligence fouvent tue le bon caractere d'un jeune homme, parce que vous ne le fecourez pas contre lui-même. Il étoit

honn

honnête, vertueux; le mauvais exemple l'égare, le poiſon du vice corrompt ſon cœur, & il meurt déteſté de la ſociété, où il a porté le déſordre, parce que vous l'avez abandonné à des deſirs fougueux, qui ont précipité ſa ruine. O mon fils! ta conduite eſt bonne, je l'approuve, mais je ſuis forcé de te laiſſer ſous la Loi; le Juge ne peut rien faire pour toi... Voici ma fille.

SCENE IX.

ISABELLE, CRESPO.

ISABELLE, *éplorée.*

AH! mon pere, il faudra mourir avant la fin de cette affaire... Il faudra mourir.

CRESPO.

Prends courage, ma fille... Ma fille... ce mot ſi doux encore hier, me ſerre aujourd'hui le cœur en le prononçant.

ISABELLE.

Je ſuis toujours digne de vous, mon pere... Mes peines ne ſont rien... mais celles que je vous cauſe...

CRESPO.

N'irrite point mon courroux paternel... Je ſuis ton Juge, Iſabelle.. Il t'eſt permis de pleurer à toi; mais moi, fidele & terrible organe des Loix... il ne me ſied point de verſer des larmes. (*Il lui montre des papiers.*) Conſole-toi en voyant la réparation que te promet une Juſtice qui nous venge des complots des méchants... Signe cette Requête, ma fille.

ISABELLE.

Que me promet cette Juſtice, dont vous parlez, mon pere?

CRESPO, *ſévèrement.*

La mort du coupable...

ISABELLE, *treſſaillant.*

La mort de Dom Louis!...

CRESPO.

Oui, toutes les dépositions y tendent, & Dieu sait que je ne les ai point aggravées. Signe, mon enfant.

ISABELLE, *tremblante.*

Le faut-il absolument, mon pere ?

CRESPO.

Cet acte est douloureux pour toi, généreuse fille... Mais si tu n'es vengée... Tu n'en es pas moins vertueuse sans doute; & cependant par une injuste prévention, ton frere, tout ce qui te touche & t'appartient, est couvert d'opprobre : des siecles de probité disparoissent pour notre famille, par l'imprudence d'un jeune audacieux... Prends la plume, Isabelle.

ISABELLE, *avec une voix dolente.*

Donnez. (*Elle signe.*) La Requête est signée, mon pere. (*Elle tombe dans les bras de Crespo presque évanouie.*)

CRESPO.

Tu te trouves mal... Qui te met dans cet état... dis-le moi... dis-le moi...

ISABELLE, *pleurant abondamment.*

Ah! mon pere, ma foiblesse est grande... J'expirerai à vos pieds ; mais je n'aurai rien de caché pour vous .. Cette fille infortunée qui demande la mort d'un ravisseur... (*Elle sanglotte.*)

CRESPO.

Acheve...

ISABELLE.

Elle est plus criminelle que lui envers vous ; un seul mot va m'ôter toute votre tendresse... Ah! Dieu... (*d'une voix éteinte.*) Dom Louis...

CRESPO.

Que tu me fais souffrir !... Eh bien, Dom Louis.

ISABELLE, *vivement.*

C'est le même Officier que nous rencontrâmes au Palais du Roi à Séville ; je n'ai pu le voir avec indifférence... Il m'est impossible de le haïr... Ma vie est attachée à la sienne.

CRESPO, *avec sévérité.*

Fille imprudente ! quels aveux me faites-vous ?

ISABELLE, *avec énergie.*

A qui les ferai-je... qu'au meilleur, au plus tendre des peres. Oui, ce coupable que nous poursuivons, m'en devient plus cher... Mon cœur me le reproche, mais il est plein de lui : ma tendresse pour vous & son image, occupent seuls mon ame déchirée. Je l'ai signée cette Requête sanguinaire ; je la signerois encore, croyez-le, puisque l'honneur me l'ordonne... Il périra, le malheureux ; mais son crime, qui n'est que celui de l'amour, n'est pas tel que les témoins ont pu le faire croire : ils vous l'ont peint violent, emporté, menaçant, sans remords ; hélas ! je l'ai vu dans tous ses mouvements, tendre, soumis, respectueux, repentant... Oserai-je le dire, dans cet instant horrible, il me parut aimable... Qu'ai-je dit, insensée !... Ah ! cachez-moi dans votre sein, mon pere ; que j'y retrouve ma vertu & les forces dont j'ai besoin... L'homme cruel qui m'arracha de vos bras a-t-il pu m'inspirer de pareils sentiments ?

CRESPO, *la serrant dans son sein.*

O chere enfant, qui devois consoler ma vieillesse, que tu es à plaindre !... Et nous demandons au Ciel de longues années !... Voilà donc ce qui m'attendoit... (*Il se leve, & dit avec fermeté :*) Oui, je le soutiendrai ce terrible événement... Si je désespérois de moi-même, que deviendroient ces foibles créatures ? Ma fille, écoute, reprends tes esprits ; Dom Louis va paroître devant moi ; il lui reste un moyen pour éviter le coup qui le menace, & qui nous frapperoit tous. Puisse-t-il ne pas s'endurcir à la voix d'un vieillard qu'il a déshonoré.

ISABELLE, *avec transport.*

Il en sera touché... Je mourrois sans cette espérance ; mon cœur me trahit : ne me haïssez pas ; je l'ai bien mérité.

CRESPO.

Retire-toi, mon enfant, laisse faire ton pere ; si la nature t'a formée trop sensible, ce seroit l'outrager que de t'en faire un crime.

SCENE X.

CRESPO, *seul, la regardant.*

NON, je n'ajouterai point à tes peines; que de coups ont porté sur son cœur en signant ce papier fatal! Que de force & de foiblesse à la fois! Est-il un homme qui pût faire de pareils sacrifices? Il n'en est point. Que je crains de trouver Dom Louis au-dessous d'un pareil courage! cependant il n'a à combattre que des préjugés; s'il n'est pas sourd à la probité, il mérite d'être son époux. (*Il appelle.*) Holà. (*Les Gardes entrent.*) Conduisez ici le Capitaine. (*Les Gardes sortent.*) Tous mes desirs de vengeance sont évanouis; tout ce qui tient au courroux & à la sévérité, est dissipé; il ne me reste que le desir de voir ma fille heureuse.

SCENE XI.

CRESPO, LE GREFFIER, DOM LOUIS, GARDES.

DOM LOUIS, *fièrement à Crespo.*

EH bien, Monsieur, à quoi doivent aboutir vos étranges procédés?

CRESPO, *fièrement aussi, sans dureté.*

A maintenir les Loix de votre Nation, Monsieur, dont il me paroît que vous avez été mal instruit. (*Plus doucement.*) Monsieur, il sera avantageux pour vous que je vous parle sans témoins: donnez-vous votre parole d'honneur à ma qualité d'Alcade, de renoncer à tout mauvais dessein pendant cet entretien?

DOM LOUIS, *après un petit silence.*

Je vous la donne.

CRESPO, *aux Gardes.*

Eloignez-vous, faites garder les portes. (*Les Gardes sortent.*)

SCENE XII.

CRESPO, DOM LOUIS.

CRESPO, *avec bonté.*

Vous voyez, Monſieur, à quoi m'oblige le pouvoir dont je ſuis revêtu ; quelque outrage que j'aie reçu de vous, ne craignez pas pourtant que j'en abuſe pour rendre votre ſituation plus pénible.

DOM LOUIS.

Vous pouvez eſpérer toute ſatisfaction en vous y prenant ainſi ; ce que je poſſede, je l'abandonne à votre fille, s'il eſt néceſſaire, je l'abandonne de bon cœur.

CRESPO, *ſévérement & avec chaleur.*

Il eſt étonnant que vous me parliez de pareils dédommagements, Monſieur. J'ai cru que c'étoit dans votre état, particuliérement, qu'on ſavoit eſtimer l'honneur... & vous voulez en faire une marchandiſe... N'eſt-ce pas le dégrader, dites-moi, que de le mettre en contrepoids avec de vils ducats ? Je vois bien que nous ne nous entendons pas.

DOM LOUIS, *ému.*

Quelle autre réparation pouvez-vous donc exiger ?

CRESPO, *redoublant toujours d'intérêt & de pathétique.*

Quel autre !... Vous ne liſez donc pas dans l'ame d'un pere ? .. Savez-vous où en ſont les choſes, téméraire jeune homme ?... Savez-vous que je ſuis forcé de porter à l'Audience publique le rapport de cette procédure... & qu'il s'agit ici de votre vie ? Quelle compoſition pourrions-nous faire, dites-le moi, ſi je ne ſuivois que des mouvements de colere ?.. Mais non, je vous ſacrifie mon reſſentiment... & je ſouffre de ne pouvoir vous ſacrifier la Loi ; parce que je ſuis Juge. . Je le ſuis, je veux ceſſer de l'être. (*Il dépoſe ſa baguette.*) C'eſt Creſpo le Laboureur tout ſeul que vous voyez ; regardez bien ce vieillard que vous avez déshonoré, après ſoixante & dix ans d'une vie irréprochable. Je ne veux point votre mort .. je veux votre bonheur, je veux celui de ma fille... Elle eſt

ſortie de bon pere & de bonne mere, je puis le dire... Excepté la nobleſſe, le Ciel m'eſt témoin que je n'ai rien à deſirer. Mes égaux me reſpectent... mes ſupérieurs me conſiderent... Il faut bien que le peu de vertu dont on me loue ſoit réel, puiſque dans un petit endroit, où toutes mes actions ſont vues de près, perſonne n'en doute. Cependant grande eſt la différence de nos conditions; mais j'ai, grace à Dieu, de quoi nous rapprocher... Je ne vous parlerois pas ſans cela de ma fortune... Elle eſt au-deſſus de ce que vous pouvez croire; je vous l'offre, ſi vous épouſez ma fille... C'eſt le ſeul moyen de vous ſauver; & croyez-moi, les honnêtes gens ne vous blâmeront pas... Prenez tout mon bien... Il y a plus de cent mille ducats... Je n'en réſerve pas un ſol pour moi ni pour mon fils... Nous vivrons comme nous pourrons, duſſions-nous mendier notre pain, duſſions-nous nous vendre nous-mêmes, pour augmenter la dot que je vous offre... Mais rendez-moi l'honneur... Le vôtre n'en ſouffrira pas... Vous n'en ſerez pas moins un des meilleurs Gentilshommes d'Eſpagne. C'eſt votre nom que porteront vos enfants... Allons, allons; la conſcience ne vous dit-elle rien?... Un mouvement de compaſſion & de généroſité.. Ayez pitié de mes cheveux blancs... J'embraſſe vos genoux, je les arroſe de mes larmes; c'eſt ainſi que je veux me venger du mal que vous avez voulu me faire.

DOM LOUIS, *avec la plus grande émotion.*

M'avez-vous cru une ame féroce... pour me porter des coups auſſi accablants?... Homme reſpectable, que ne puis-je vous répondre comme je voudrois! Un ſeul mot nous mettroit d'accord. Votre fille & votre eſtime, c'eſt tout ce que je deſire au monde... Je ſerois trop heureux de vous appeller mon pere... Mais puis-je diſpoſer de moi? Mon oncle...

CRESPO.

Votre oncle vous aime, il ne vous ſacrifiera pas.. S'il n'approuve pas ce que vous voulez faire... il vous immole... Je vous l'ai dit, je ne ſuis pas le maître de ces papiers... Mon enfant... je vous remercie toujours de vos ſentiments.

DOM LOUIS.

Eh! ne m'en ſachez aucun gré... Dépend-il de moi de

vous résister ?.. Quand la plus vive passion ne m'auroit pas dicté ma réponse, quel sort plus beau puis-je desirer que d'épouser Isabelle !... Une femme douce, belle & vertueuse, n'est-elle pas le plus beau présent du Ciel ?... Au reste, je m'abandonne à la Loi... J'ai commis une action dont la honte m'écrase. Si je meurs pour votre fille, mon sort ne me fera point de peine.

CRESPO, *fortement.*

Rassurez-vous, je serai forcé de mettre votre oncle à une terrible épreuve, je le sens ; je ne sais ce que le Ciel en ordonnera, mais j'espere tout. Rentrez. Nous serons tous heureux, ou nous finirons tous ensemble.

DOM LOUIS.

Vertueux vieillard... vous verrez que je ne suis pas un méchant.. Quel que soit l'événement, je ne me plaindrai de rien. (*Il sort.*)

SCENE XIII.

CRESPO, LE GREFFIER.

LE GREFFIER.

On vous attend à l'Audience, Seigneur Alcade.

CRESPO.

Cela suffit.. Prenez les papiers. (*Le Greffier emporte les papiers.*)

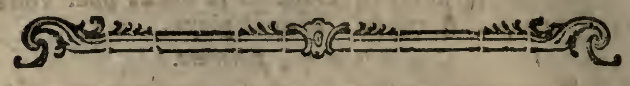
SCENE XIV.

CRESPO, *seul.*

ETRANGES mouvements !... Que d'orages continuels dans le cœur d'un homme !... Il m'est devenu cher, cet infortuné, depuis qu'il est aimé de ma fille... Cependant, si l'Arrêt une fois prononcé, l'oncle rejette ce mariage, que deviendrons-nous ?... Ah ! jeunes gens, voyez le

trouble que vous portez dans une ame paternelle, voyez dans quelles entraves vos fautes mettent ceux qui vous aiment, & qui veulent vous sauver.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CRESPO, LE GREFFIER, UN OFFICIER, Paysans armés.

(*Les Paysans entrent en pelotons, conduits par un Capitaine de Ville; le Greffier vient ensuite; Crespo entre en parlant avec l'Officier qui a paru au premier Acte, à l'arrivée du Général.*)

L'OFFICIER.

Je vous le répete, Monsieur, le Général me suit, si vous ne lui rendez son neveu... Il n'entendra rien.

CRESPO.

Il ne falloit pas forcer votre cheval pour venir nous donner un pareil avis, Monsieur... Dom Louis est déclaré coupable de rapt, & condamné en conséquence.

L'OFFICIER.

Condamné par vous... Un Gentilhomme.

CRESPO.

Un Gentilhomme qui se dégrade par une action vile, se met au-dessous du dernier Roturier.

L'OFFICIER.

Un détachement de Grenadiers... pourroit bien venir, meche allumée, casser votre Jugement; songez-y, Monsieur l'Alcade.

CRESPO.

CRESPO, *d'un ton résolu.*

J'y songe... Capitaine de Ville, faites garder la prison; tuez, sans balancer, tous ceux qui en approcheront... (*plus doucement.*) Tenez, Monsieur, croyez-moi; conseillez à Dom Lope de venir seul... Je pourrois faire exécuter la Sentence du Tribunal à l'instant... Mais je veux bien l'attendre... Nous nous expliquerons tous les deux pour le bien de la chose... Cependant, malheur à celui qui voudra violer les Loix.

L'OFFICIER.

Et le Volontaire qui a blessé le Capitaine !... Au moins ne doit-il pas être jugé par vous... Il s'agit d'un délit militaire.

CRESPO.

Vous avez raison... Assurez le Général que ce Volontaire lui sera remis... On connoîtra que je suis homme de résolution. Votre mission est remplie; vous pouvez aller en rendre compte. (*l'Officier sort.*)

SCENE II.

CRESPO, LE GREFFIER, Paysans armés.

CRESPO, *sur le devant du Théatre.*

O Mon fils ! en quelles mains je vais te livrer, mais il le faut... J'ai pu juger le neveu de Dom Lope... & ton nouvel état veut que Dom Lope te juge... Heureusement le tribunal de l'honneur ne peut blâmer ta conduite... Il faut t'y soumettre... mais te garantir des coups de la vengeance... (*Au Greffier.*) Faites-moi venir mon fils. (*Le Greffier & les Gardes sortent.*)



SCENE III.

CRESPO, *seul, d'un ton décidé, après un peu de réflexion.*

OUI, c'est au Roi seul que je dois m'adresser. Ecrivons. (*Pendant le monologue son agitation est extrême; sa diction pénible est toujours entrecoupée. Il écrit, & parle en même-temps.*) Ce Général est impérieux, puissant; mais le Roi ne souffrira pas qu'il se joue de l'honneur & de la vie de ses bons Serviteurs. Pour un Gentilhomme, comme pour un Laboureur, il y a bonne justice; elle doit venger ma fille. O mon Roi!... Mais protege encore mon fils contre un ennemi redoutable... Il y a septante années tout-à-l'heure que je travaille pour le bien de l'Etat, un regard propice pour récompense, ô mon Prince!... Tous les peres de famille pleurent avec moi... Toutes les jeunes filles te tendent les bras. Plus d'innocence qui ne soit insultée, si tu nous mets à la merci de ces chefs effrénés. Il n'y aura pas un coin dans le Royaume où ils ne portent la désolation & le désespoir. (*Il plie sa lettre.*) On m'amene mon fils... Triste sévérité qu'il faut que j'affecte, que tu coûtes à mon cœur!

SCENE IV.

CRESPO, JUAN, *amené par des Paysans.*

(*Il est défait, pâle & consterné: il se précipite vers son pere, qui l'arrête d'un geste repoussant, & fait signe aux Paysans de se retirer.*)

JUAN, *interdit de l'accueil de son pere.*

MON pere.

CRESPO, *avec une froideur affectée.*

Juan... Vous vous êtes battu contre un Capitain i faut que vous passiez au Conseil de guerre.

JUAN, *avec une violence qu'il veut retenir.*

Ce Capitaine outrageoit ma ſœur... Mon pere, eſt-ce ainſi que vous faites accueil à celui qui a ſoutenu la gloire de votre ſang... & qui l'a ſauvé du plus cruel affront ?...

CRESPO, *tournant la tête de l'autre côté, pour déguiſer ſa peine, à Juan.*

L'Alcade auroit voulu que tous les témoins fuſſent à ta décharge... Juan... Mais ils te diſent agreſſeur ; je ne puis interpréter ni altérer leurs dépoſitions... La Loi devient inutile, ſi chacun ſe fait juſtice lui-même.

JUAN.

Je me ſuis conduit en galant homme... Mais mon pere, pourquoi tant de rigueur ?

CRESPO, *ſe tournant vers ſon fils.*

De la rigueur... Ah ! regarde-moi, Juan... Vois mes yeux humides. (*avec treſſaillement.*) Il n'y a plus d'Alcade ici, mon cher enfant. (*Il ſe précipite dans ſes bras.*) Viens ſur mon cœur, viens ; je t'aime bien davantage depuis ce que tu as fait... Entends avec joie ton pere applaudir ton courage... Tu en auras beſoin pour paroître devant Dom Lope. Tiens-toi ferme, quoi qu'il puiſſe arriver.

JUAN.

Je ſuis conſolé de tout à préſent. (*Il embraſſe ſon pere.*) Mais qu'eſt devenue ma ſœur ?

CRESPO.

Elle eſt ici... Tu vas la joindre juſqu'à l'arrivée du Général.

JUAN.

Eſt-ce qu'il vient ici ?

CRESPO.

Oui, la criſe ſera terrible... Son neveu périt s'il n'épouſe ta ſœur... Il s'y prête avec grandeur d'ame, il faut l'avouer ; mais ſon oncle nous portera peut-être aux dernieres extrêmités. Mon enfant, mon cher Juan, nous mourrons, s'il le faut, victimes de nos devoirs ; il reſtera toujours de nous le ſouvenir d'un bel exemple donné à la Nation.

JUAN, *douloureusement.*

Qui l'auroit cru, que cette journée fût aussi funeste ?

CRESPO.

Tu le vois, mon ami... Tout étoit tranquille hier ; vous étiez calmes dans mon sein, & moi dans le vôtre ; un peu d'ambition de ta part. . L'incontinence d'un jeune noble, l'orgueil d'un grand... La vengeance... Toutes les passions à la fois nous ont éloignés les uns des autres... Ah, Juan ! à quelle distance sommes-nous du bonheur d'hier, puisqu'il ne m'est pas permis de t'appeller mon fils.

SCENE V.

CRESPO, JUAN, LE GREFFIER.

LE GREFFIER, *accourant.*

SEIGNEUR Alcade... On annonce le Général ; il est aux portes de la Ville.

CRESPO, *au Greffier, vivement, mais avec précision.*

Vous vous êtes assuré d'un homme pour porter cette lettre, s'il en est besoin ?

LE GREFFIER.

Oui.

CRESPO.

Prenez-là. (*à Juan.*) Elle est pour le Roi... Il sera informé de tout avant que le Conseil de guerre soit assemblé ; que cela te rassure... Retire-toi auprès de ta sœur, je te remettrai à Dom Lope quand il en sera temps. (*Au Greffier.*) Vous savez à quel signal vous devez obéir ; si je porte mon mouchoir sur les yeux... (*Il lui parle à l'oreille.*) tout sera dit ; nous finirons en braves gens... Placez main-forte... Que les armes soient en état. J'entends du bruit.... (*Il donne d'autres papiers au Greffier.*) Prenez ceci, ce sont mes dernieres volontés... Ils auront tout... Conduisez mon fils... Adieu, mon enfant. (*Le Greffier & Juan sortent.*)



SCENE VI.

CRESPO, *seul.*

O Ciel ! fais que Dom Lope ne ſoit pas intraitable ; la Loi, la Nature & l'Honneur ſont ici compromis. (*Il met les mains ſur ſon viſage.*) Réprimons tous mouvements contraires à la prudence... dans un quart-d'heure cet événement ſera terminé.

SCENE VII.

CRESPO, DOM LOPE.

DOM LOPE, *en colere.*

Il n'eſt pas chez lui, ce damné d'Alcade... Ah! mon ami Creſpo... je ſors de ſon maudit logis, où je ne croyois jamais rentrer... Où eſt-il cet envoyé d'enfer... Enſeigne-le-moi, je t'en prie.

CRESPO, *d'un ton ſec.*

Qu'a-t-il donc fait, cet Alcade, pour vous fâcher ſi fort ?

DOM LOPE.

Ce qu'il a fait ?... Empriſonner le Capitaine, mon neveu ; le croirois-tu ? .. Lui, ce maraud. Mordieu, cela m'a ſi fort ému, que je n'ai plus ſenti ma douleur de jambe... Je viens pour le faire mourir ſous le bâton.

CRESPO.

En ce cas, vous pourrez perdre vos peines ; je ne crois pas que l'Alcade ſe laiſſe donner des coups de bâton.

DOM LOPE.

Il faudra bien qu'il les reçoive... Ce miſérable Payſan, dis-moi donc où il eſt ?

CRESPO.

Miſérable Payſan ſoit... Mais s'il ſe le met en tête, tel

qui penſe lui donner des coups de bâton, pourroit bien s'en repentir.

DOM LOPE.

Nous verrons... Où le trouverai-je, encore une fois?

CRESPO.

L'Alçade... pas loin d'ici.

DOM LOPE.

Où eſt-il, te dis-je?

CRESPO.

Devant vous... C'eſt moi.

DOM LOPE.

Je m'en doutois... Tu ne l'es donc que d'aujourd'hui? J'en ſuis fâché, morbleu : mon ami, ce qui eſt dit eſt dit.

CRESPO.

A la bonne heure, morbleu : ce qui eſt fait eſt fait.

DOM LOPE.

Songe à me rendre le Capitaine, il n'a d'autre Juge que moi.

CRESPO.

Il a enlevé ma fille... C'eſt le Tribunal de l'endroit qui a dû le juger.

DOM LOPE.

Sois ſûr que je te ferai juſtice.

CRESPO.

Je n'ai jamais prié un autre de faire ce que je pouvois faire moi-même.

DOM LOPE.

Je te dis que je veux ſeul connoître de cette affaire.

CRESPO.

Je vous dis que l'affaire eſt finie... & l'Arrêt prononcé.

DOM LOPE, *furieux.*

L'Arrêt!... Y ſonges-tu?

CRESPO.

Très-bien... La procédure eſt en regle, rien n'y manque,

le crime eſt capital : en pareil cas, le ſang eſt la ſeule rançon de l'honneur.

DOM LOPE.

Eh bien ! il en coulera du ſang... Mon détachement arrive : je brûle le village, je t'en avertis.

CRESPO.

Votre neveu m'a déshonoré... Je ne crains point la mort.

DOM LOPE.

Ainſi tu es Juge & Partie.

CRESPO.

Si la fille de mon voiſin eût reçu un pareil outrage, ne lui devrois-je pas juſtice ?... Pourquoi refuſerois-je à ma fille ce que je ferois pour une étrangere ? Il n'y a qu'un remede à ceci ; c'eſt que votre neveu l'épouſe, ſi elle veut y conſentir.

DOM LOPE.

Mon neveu !... Es-tu fou ? Jamais. (*On entend le tambour.*) Voici le détachement ; nous verrons ſi tu ſeras toujours auſſi opiniâtre.

CRESPO.

Nous verrons ſi les Loix ſeront foulées aux pieds par des Soldats... Un Juge doit perdre la vie, s'il le faut, pour la gloire de ſon pays.

SCENE VIII.

DOM LOPE, CRESPO, *le Détachement à la droite du Théatre.*

DOM LOPE, *au Détachement.*

AVANCEZ, Soldats. Si l'on ne rend pas le Capitaine, brûlez la priſon ; ſi le Village réſiſte, mettez le feu au Village.

CRESPO, *allant au fond du Théatre.*

Avancez, Citoyens. (*Tous les Payſans armés entrent ;*

le Capitaine de Ville & le Greffier ſont à la tête.) Soutenez vos droits contre ce tyran ; la Juſtice & le Roi ſont pour vous.

DOM LOPE, *l'épée à la main, criant.*

Creſpo !... Creſpo !... miſérable homme !.. Je commence par toi... Tu veux donc périr ?

CRESPO, *préſentant ſa poitrine.*

Frappez .. frappez... A mon âge, une ou deux années de plus à vivre, ne ſont rien ſur l'étendue de l'éternité.

DOM LOPE.

Sur mon ame... je vous paſſe tous au fil de l'épée. (*Au Détachement.*) Soldats... Tremble, Creſpo.

CRESPO, *avec énergie.*

Achevez, vous dis-je. Il ſera beau de vous voir commencer la campagne par l'enlévement d'une fille, & le meurtre d'un vieillard... (*d'un ton terrible.*) Mais tremblez vous-même... homme cruel & ſanguinaire... tremblez qu'un ſignal homicide ne porte le glaive de la Juſtice dans le ſein du coupable... (*Il tire ſon mouchoir, & jette un regard au Greffier.*)

DOM LOPE, *un peu raſſis.*

Tu parles ici de juſtice... Où eſt ton fils ?... De quel droit le retiens-tu ?

CRESPO.

Je vous y attendois. (*Au Capitaine.*) Faites venir Juan. (*A Dom Lope.*) Oui, je vais vous le remettre. (*Le Capitaine amene Juan.*) Le voilà, mon fils, je l'immole au devoir ; mais craignez d'abuſer de vos droits : il eſt en Eſpagne un Souverain vengeur, plus puiſſant que vous & moi .. Il eſt temps pourtant que ceci finiſſe. (*Il fait un ſigne ; Dom Louis paroît au fond du Théatre, au milieu d'un peloton ; deux hommes armés ſont à côté de lui les armes hautes.*) Voici votre neveu... Conſentez-vous, Dom Lope, qu'il épouſe ma fille ?. . oui ou non ; c'eſt pour lui la vie ou la mort. Prononcez.

DOM LOPE, *hors de lui.*

Jarni diable... où ſuis-je ici ? Soldats. (*Les Soldats font un mouvement, il les arrête ſur le temps*) Non... arrêtez : ce diable d'homme le feroit comme il le dit. (*Creſpo eſt au fond, prêt à faire fuſiller Dom Louis.*) Dis-moi donc, es-tu enragé ?

CRESPO, *du ton le plus déterminé.*

Non, je ſuis un homme de cœur... Qu'il meure, ou qu'il épouſe ma fille...

DOM LOPE.

Par mes aïeux... dût-il périr, je n'y conſentirai pas. (*D'un ton décidé au Détachement.*) Haut les armes, Soldats, point de quartier. (*Le Détachement apprête les armes.*)

CRESPO, *aux Payſans.*

Que juſtice ſoit faite.

DOM LOUIS, *au milieu du peloton, tendant les bras.*

Mon oncle...

SCENE IX.

DOM LOPE, DOM LOUIS, CRESPO, JUAN, ISABELLE, LE GREFFIER, le Détachement, Payſans armés.

ISABELLE *éperdue, ſe jettant au milieu.*

ARRÊTEZ... arrêtez... Non, mon pere... non, Monſieur, perſonne que moi ne doit périr ici... Moi, fille criminelle... dont l'amour a cauſé tous ces malheurs... Puniſſez-moi, mon pere, & votre honneur reprend ſon éclat. (*A Dom Lope, en ſanglotant.*) Oui, Monſieur, oui, c'eſt moi qui brûlai la premiere pour Dom Louis. Cette paſſion, qui l'a égaré en entrant dans ſon cœur, étoit née dans le mien... Percez-le, ce cœur trop coupable... Vous n'avez pas une ame de bronze... Par pitié, donnez-moi donc une épée, toute bleſſure ſera mortelle... Le crime circule avec mon ſang, qu'il coule juſqu'à la derniere goutte, ſi je puis vous rendre ainſi la paix, & retrouver mon innocence... Monſieur, c'eſt tout ce que je demande.

DOM LOUIS, *ſuppliant.*

Mon oncle... que je l'épouſe.

CRESPO.

Prenez ma fille, ma fortune... Mais l'honneur,

l'honneur & la vie de votre neveu. (*Crespo observe attentivement Dom Lope, & cependant porte en même-temps des regards d'intelligence vers Dom Louis.*)

DOM LOPE, *violemment ému.*

Ah !... Puissance divine que celle d'une femme dans la douleur ; dix mille ennemis à combattre plutôt que les pleurs d'une fille comme celle-ci. (*Il la regarde avec tendresse.*) Levez-vous... levez-vous.

DOM LOUIS.

Mon oncle... mon oncle.

DOM LOPE, *brusquement.*

Eh oui... épousez-là... promptement... promptement; car je pourrois bien l'épouser moi-même... Fille céleste, il sera trop heureux.

CRESPO, JUAN.

Généreux Dom Lope.

DOM LOUIS, *se jettant à ses pieds.*

Mon cher oncle.

DOM LOPE, *gaiement.*

Hernidié... Etourdi, vois à quoi tu me contrains... Au reste, tu as bien fait. Ce sont d'honnêtes gens... Crespo, je crois, malgré mon âge, quand je regarde ta fille, que j'aurois été aussi fol que lui... Mais ma diable de jambe... Ahi... ahi... Crespo, il faut brûler toute la procédure.

CRESPO.

Sans doute... C'est le Notaire qui doit à présent leur signifier l'Arrèt, & j'y mets cent mille ducats pour les dépens.. Ne les refusez pas, il en reste encore pour mon fils.

DOM LOUIS, *à Juan, qui s'est tenu à part près du Détachement.*

Ah mon cher Juan !... Venez donc dans mes bras.

CRESPO.

Il faut le pardon de son Général auparavant.

DOM LOPE, *prenant Juan par la main, & le considérant avec plaisir.*

Il s'est bien battu, n'est-ce pas ?... C'est le beau-frere de mon neveu, tout est dit.

CRESPO.

Allons donc, tout eſt dit... Greffier, rendez-moi ces papiers. (*Il prend les papiers à la main, mais en ſouſtrait deux qu'il met dans ſes poches.*)

DOM LOPE.

Quels ſont ceux que tu mets à part?

CRESPO, *riant.*

C'eſt... c'eſt mon teſtament... D'honneur, je l'avois fait, & vous n'y étiez pas oublié.

DOM LOPE, *avec franchiſe.*

Tu es un homme rare... Je n'en ai pas vu de ſemblable; je te jure que je ſuis content que mon neveu ſoit ton gendre: je ne croyois pourtant pas le marier ſitôt.

CRESPO.

Ni moi donner une ſi groſſe dot à ma fille.

DOM LOUIS.

Nous ne rougirons pas de tels parents, mon oncle.

DOM LOPE.

Par le Ciel... ſi je n'étois Dom Lope, je voudrois être Creſpo.

CRESPO.

Votre poſtérité, je l'eſpere, tiendra de l'un & de l'autre. Ma famille ſe confond aujourd'hui dans la vôtre, comme un ruiſſeau clair ſe confond dans un beau fleuve... Homme illuſtre, vous n'avez jamais été ſi admirable qu'aujourd'hui, en triomphant de vous-même... Je n'en doutois pas... La fierté d'un beau nom peut tourmenter un grand cœur... mais vous êtes humain, & dans une ame comme la vôtre, l'orgueil n'éteint jamais la ſenſibilité.

FIN.

Permis d'imprimer, diſtribuer & repréſenter. A Marſeille, le 25 Novembre 1778.

P. NAPOLLON, E.


Paris, 52
Fabricant de